

CAHIERS 113
METANOIA

113

CAHIERS METANOIA

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 MARSANNE

Tél : (33) 04.75.90.30.44
Fax : (33) 04.75.90.31.48
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15T

Association Metanoïa
Loi 1901
Tirage : 12-2003
Impr du Crestois
26400 CREST

SOMMAIRE

EDITORIAL <i>L'IMPASSE PSYCHIQUE</i>	3
COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS <i>LOGION 14</i>	6
RECHERCHES <i>Réunion avec Karl RENZ (suite)</i> <i>ORPHEE CRUCIFIE</i>	13 26
LA GNOSE AU QUOTIDIEN <i>Le Psychique et le gnostique</i>	41
BIBLIOGRAPHIE	46
POESIES	49

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement *le trésor qui ne périt pas ?* (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2003 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 32 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 € en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

L'impasse psychique

La manifestation tout entière est issue de ma lumière. Lumière unique, je produis le rêve ; il est ma propre fabrication ; je l'assume totalement ; je l'inscris dans l'économie générale de ma révélation, ce qui me permet du reste de faire des constats plus ou moins gratifiants suivant les circonstances car je me laisse aller sans retenu au rêve de la manifestation tout en réintégrant le rêve au sein du réel. Je vois le rêveur ; je vois l'inconsistance de son rêve en même temps que le voile que j'interpose entre lui et moi afin de me soustraire à son regard pour me révéler à moi-même grâce au visage de mon choix et selon le mode qui a fait l'objet de ma complaisance et de ma sollicitude exclusives.

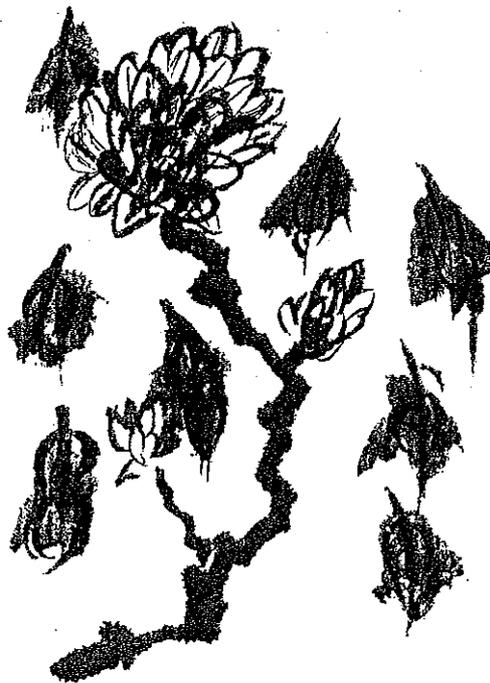
Je me soustrais au regard du rêveur mais n'en perçois que mieux la nature de son rêve au sein d'un monde de rêves : une vraie fourmilière où la concurrence est âpre ! Je me dois de constater que les hommes sont méchants, cruels, plus destructeurs que les autres animaux. Et dire que c'est moi qui les ai faits. Je n'ai pas lieu d'en être fier. Certaines pistes que j'ai explorées lors de l'établissement du grand jeu de ma reconnaissance aboutissent à des impasses. Ne transforme pas qui veut le métal grossier en or. Les plus astucieux sont souvent les moins aptes si bien qu'il est facile de brouiller leurs pistes. Se croyant exclus, ils deviennent aigris, hargneux et se condamnent à dépérir. Je ne les désavoue ni ne les approuve. C'est ainsi. Etant donné qu'ils sont mon oeuvre, j'aurais mauvaise grâce à les renier et à les proscrire : j'ai beau ne pas mélanger rêve et réalité, je ne saurais céder à ce que les hommes appellent le manichéisme. J'avalise tout, absolument tout ce que j'ai fait. J'embrasse à la fois le criminel et le saint.

Néanmoins, ce qui continue de me désarmer c'est l'acharnement psychique, à vouloir me connaître. Il n'existe du reste pas d'autre piste qui puisse prétendre - quelle prétention ! - me découvrir. C'est la piste de Satan. Or, pour m'occulter réellement, c'est ce que j'ai trouvé de mieux tout en sauvegardant l'intérêt du jeu. Faut-il donc que je sois naïf et vulnérable pour me sentir désarmé et interdit devant les concepts du psychique. Pourtant je ne me reconnais en rien dans les arguments qu'il développe en vue d'établir sur des bases qu'il estime solides mon existence transcendante et très sainte. La voie de la pensée a voulu sonder l'insondable. Elle a cherché à capter ce par quoi je capte. Sans s'en rendre compte, elle signait son arrêt de mort. Cependant, si j'avais supprimé cette voie d'exploration qui n'est finalement qu'une impasse, le jeu n'aurait eu dès le départ qu'un seul joueur, la manifestation n'aurait pu se déployer dans sa prodigalité et les chances n'auraient pu être offertes aux êtres rarissimes que j'amène à ma lumière à travers les ténèbres. Pour ces derniers, la nuit psychique, au lieu d'être l'endroit de la mort, est l'occasion du passage du rêve à l'éveil en même temps que de l'actualisation de ma reconnaissance.

Car si, dans l'optique du grand jeu, la nuit psychique est le réceptacle de la mort, elle est chez mes adeptes l'occasion de la vie. Tandis que les morts ensevelissent leurs morts, le vivant se consacre aux délices de sa reconnaissance : saisissant contraste entre les ténèbres et ma lumière, entre la mort et la vie. Le psychique ne voit pas l'écran qui sépare le monde de la pensée de celui de la reconnaissance. Celui-ci se vit et se célèbre à l'insu du premier, car, même lorsqu'il ne cherche pas à se cacher il n'est pas perçu, étant trop simple, trop discret, trop effacé pour attirer l'attention du psychique. Simplicité sans parole que seul peut comprendre celui que j'ai choisi et qui, au bout de l'épreuve, se reconnaît comme étant moi, simplicité dans l'ouvert où j'accueille ce qui flue de moi, attentif à ce qui demande à se vivre ; où je dispose, prépare, oriente mon élu, cet autre moi-même à la sollicitation unique à me reconnaître. Pas question d'autre chose. Rien à entreprendre. Rien à préserver. Personne à ménager. Etre là simplement dans une attention vide de toute idée de vouloir expliquer ou faire quelque chose : C'est dire que je ne peux que paraître stupide aux yeux du psychique. Il ne peut que se détourner de moi, dédaigneux, distrait, occupé, préoccupé. Je ne lui dirai pas - il ne le comprendrait vraiment pas - que plus il se prend au sérieux et croit maîtriser le jeu, plus il contribue à mon occultation.

S'il était facile de gagner à mon jeu, cela signifierait que l'enjeu serait quelconque, autrement dit, que je me dévaluerais à mes propres yeux. Tout ce que le monde met en jeu pour chercher à me découvrir, sans y parvenir, dit assez que l'épreuve est de taille. Malgré ses prétentions, le psychique est bien obligé de reconnaître qu'il est difficile, sinon impossible, de gagner à mon jeu. Il ne se rend pas compte des pièges de la route qui l'égarent dans la mesure où il s'obstine à vouloir s'enfoncer. J'écarte ainsi tous ceux qui veulent me cerner par la pensée, c'est à dire tout le monde. Ce qui revient à dire en clair que l'enjeu est d'un prix inestimable parce que personne ne gagne tant qu'il croit être quelqu'un. Or qui, à moins de se fondre en moi, peut ne pas se croire quelqu'un parmi ses semblables ?

Emile
19.07.91



COMMENTAIRES de l'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 14

Jésus leur a dit :
Si vous jeûnez,
vous causerez une faute à vous-mêmes,
et si vous priez,
vous serez condamnés,
et si vous donnez l'aumône,
vous ferez du mal à vos esprits ;
et si vous allez dans quelque pays
et que vous marchiez dans les contrées,
si l'on vous accueille,
mangez ce que l'on mettra devant vous,
soignez ceux qui parmi eux sont malades.
Car ce qui entrera dans votre bouche
ne vous souillera pas,
mais ce qui sortira de votre bouche,
c'est cela qui vous souillera.

LOGION 14

Ce logion rappelle directement en le renforçant le logion 6. La prière, le jeûne, l'aumône, trois pratiques majeures de la piété juive, avec lesquelles les juifs pieux ne badinent pas. Et voilà que Jésus vient leur dire que tout cela les culpabilise et leur fait du mal. Le psychique ne peut pas ne pas taxer de provocation sacrilège des propos aussi aberrants. Jésus n'hésite pas non plus à faire fi des interdits en matière alimentaire : le respect de celui qui vous accueille passe avant les observations rituelles ou légales. Il stigmatise également le caractère aliénant du discours "bien-pensant", tandis qu'il invite à l'attention aux autres : panser les blessures c'est répondre aux circonstances par une présence qui est don de soi : *Lequel d'entre vous dont un fils ou un bœuf tombe dans un puits ne le retire aussitôt le jour du sabbat ?* (Lc 14. 5) ; tandis que discourir c'est se condamner à demeurer prisonnier du monde que l'on se fabrique.

Ce qui est blasphème et sacrilège aux yeux du psychique est libération aux yeux du pneumatique. Il se trouve que les signes s'inversent quand je passe d'un plan à l'autre. Les paroles de Jésus n'ont d'autre raison d'être que de faciliter le passage.

Les évangiles canoniques n'ont pas l'équivalent de notre logion. Depuis le concile de Nicée, le privilège de Fils de Dieu – Dieu égal du Père – est réservé uniquement au Christ. Il est difficile de trouver des textes correspondants à notre logion, dans les évangiles canoniques. Que les propos de Jésus visant le jeûne, la prière et l'aumône n'aient pas été reproduits n'est pas pour surprendre, au contraire. On y retrouve quelques paroles sur l'accueil (Mt 10. 11-14 ; Mc 6. 10-11 ; Lc 10. 5-11), ainsi que la mise au point sur le "pur et l'impur" (Mt 15. 11 ; Mc 7. 15). Il est à remarquer qu'en passant du texte du logion aux synoptiques, on quitte le niveau gnostique pour descendre au plan psychique.

Emile



Toute religion repose sur une loi et un ordre. Une religion "révélée" relève du domaine du Démiurge, donc du mental. La loi qu'elle institue est constituée d'un ensemble de règles contingentes. Les prescriptions présentées comme sacrées au gré de leur imagination débordante par les scribes et les pharisiens de tous temps et de tous lieux. Leur autorité est d'autant plus redoutable qu'ils se retranchent derrière celle de Dieu pour imposer le fruit de leurs propres délires. Ils se prétendent les seuls interprètes du Livre et ont beau jeu d'affirmer leur infailibilité. Remettre en cause leurs dogmes est un crime de lèse-majesté. Contester le porte-parole, c'est douter de Dieu lui-même et ébranler les lois qu'il a prétendument entendu établir sur terre. S'attaquer à l'ordre établi menait autrefois droit au bûcher ou sur la croix. Ceux qui se sont appropriés les chemins de la connaissance sont eux-mêmes des aveugles. Ils ne voient pas et voudraient empêcher quiconque de voir :

*Les pharisiens et les scribes
ont pris les clefs de la gnose*

*et ils les ont cachées.
Ils ne sont pas entrés,
et ceux qui voulaient entrer,
ils ne les ont pas laissés faire.*

(log. 39)

*Le pandit comme le porte-flambeau
Ne sont que des aveugles !
Tous deux croient qu'ils éclairent le monde,
Sans voir qu'ils sont eux-mêmes plongés dans les ténèbres !*

(Kabir)

Les scribes et les pharisiens, les pandits et les mollahs ne font que jouer leur rôle dans l'économie de la manifestation, celui d'occulter la lumière. Même s'ils sont pleinement convaincus d'être dépositaire d'une mission, le plus sincère parmi eux est aussi le plus fanatique. Les prêtres ne font après tout que répondre à un besoin et combler une attente. Les fidèles sont les premiers à leur réclamer des tables de la loi pour se sécuriser. Lorsqu'un maître paraît, la première demande des disciples est :

*Veux-tu que nous jeûnions ?
Comment prions-nous ?
Comment donnerons-nous l'aumône ?*

(log. 6)

Et même après avoir écouté et suivi le maître pendant des années, ils en sont encore à le supplier :

Viens, prions aujourd'hui et jeûnons.

(log. 104)

Toute loi relève du monde de la dualité ; bien-mal, enfer-paradis... Un monde sans loi morale est-il concevable ? La Loi exalte le sentiment d'appartenir à un peuple élu. Sans loi pas de communauté, pas de tissu social ou religieux. La liberté effraye. L'homme est orphelin s'il se retrouve sans béquille pour assurer ses pas. Il manque de confiance en lui-même et réclame toujours plus de commandements. Il a un grand besoin de certitudes toutes faites. L'homme a toutes les peines du monde à compter sur ses propres forces. Etre prisonnier le rassure. Est-il plus en sécurité qu'au sein d'une prison ? Est-il prison plus sûre que celle du mental ? C'est pourquoi le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions. Le démon n'est jamais loin : *Que celui qui n'a jamais vu le diable regarde son propre moi* (Rumi).

Le Maître ne répond à aucune attente. Il semble prendre un malin plaisir à prendre le contre-pied des attentes de ceux qui se veulent ses disciples. Il fait tout pour les dérouter, ébranler leurs certitudes les mieux établies. Au lieu de se sécuriser, il les déstabilise. Au lieu de leur donner, il leur enlève même le peu qu'ils possèdent :

*... et à celui qui n'a pas,
même le peu qu'il a,
on lui prendra.*

(log. 41)

Y-a-t-il plus dérangeant qu'un maître authentique ? A ceux qui se croient sur le chemin du paradis, il prétend qu'ils vont directement en enfer. A ceux qui veulent se mortifier pour expier leurs péchés, il répond qu'ils commettent un péché plus grand encore. Les disciples veulent faire de Jésus un ange juste, un philosophe sage, un donneur de leçon ou un partageur de biens : *Suis-je un partageur ?* (log. 72) Que répondre d'autre à une question qui divise, sinon que la division engendre la division ? A quoi sert de prier si l'on reste divisé soi-même ? *Si je suis loin de Toi, prier est un péché* (Rumi) Dieu n'est-il présent que les jours de prières ? Dieu n'existe-t-il que dans les temples ou les mosquées ?

*L'Hindou observe le jeûne du onzième jour,
Le Musulman le mois du Ramadan :
Si Dieu n'existe que les jours saints,
Alors qui donc existe tout le reste du temps ?*

(Kabir)

La piété est parfois la pire forme d'impiété. A quoi sert de prier au seul profit de l'ego ? Les pratiques pieuses mènent directement sur une voie sans issue : *A faire des actes pieux, tu te gonfles d'orgueil et tu cours à ta perte* (Kabir). A l'empereur de Chine qui se vante : *J'ai construit des temples, nourri des moines, édité des sutras. Quels mérites ai-je acquis ?* – *Aucun*, Répond Bodhidharma. Jésus enfonce le clou :

*Si vous jeûnez,
vous causerez une faute à vous-mêmes, ...*

(log. 14)

Tout ce qui gonfle l'ego détourne de la Voie, car nul ne peut servir deux maîtres à la fois. Le mental prend plaisir à contredire, à prendre partie et à interpréter. La notion du pur et de l'impur, qui imprègne les religions, est le signe du règne psychique. Jésus comme Kabir raillent les innombrables prescriptions des prêtres pour se préserver de la moindre trace d'impureté. Le psychique a toujours peur de la souillure et pense qu'elle lui vient d'autrui. Mais il n'est pire souillure que celle de l'ego. Qui ne vainc pas son moi en devient le prisonnier et la principale victime. La souillure ne nous vient pas de l'extérieur, mais de nous-même. La véritable pureté est intérieure. C'est celle du mental vierge, sans tache, du mental qui ne reflète plus rien. Seul celui qui est pauvre en esprit peut engendrer en lui-même le Soi, l'Esprit. Si notre mental est vierge de toute surimposition, rien ne peut nous affecter. S'il est souillé, il transforme la souillure :

*Car ce qui entrera dans votre bouche
ne vous souillera pas,
mais ce qui sortira de votre bouche,
c'est cela qui vous souillera.*

(log. 14)

Les mauvaises habitudes ont la vie dure. L'homme a pris l'habitude de faire aveuglément confiance à son mental. Mais cette confiance est mal placée, car le mental est un faux ami, c'est même notre pire ennemi, Lorsqu'il s'adresse à celui qui est sans mental, faut-il s'étonner que le mental soit dérouté ? Comment s'agripper à ce qui ne

donne prise à rien ? Face au koan que lui renvoie le maître, le mental sent le sol se dérober sous ses pieds. La raison n'est d'aucun secours, car le koan ne tolère aucune réponse rationnelle. Lorsque le mental n'a plus rien à quoi se retenir, il ne peut que lâcher prise :

*... tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée.*

(log.13)

*J'ai ramené le mental à sa source
et là je me suis baigné.*

(Kabir)

Le mental se complaît dans l'agitation et la fuite en avant. Il a besoin pour subsister de s'affirmer dans des actes et des pratiques. Dans sa folie des grandeurs, il croit plaire à Dieu en bâtissant sur du sable, alors que Dieu n'a que faire de châteaux en Espagne. Qui reçoit la plus belle part de Marthe ou de Marie ? Le véritable jeûne est le jeûne de mental : *...en vérité l'homme ne peut rien offrir de plus agréable à Dieu que le repos. Dieu ne se préoccupe absolument pas et n'a pas besoin de jeûnes, de prières et de toutes les pénitences comparativement au repos* (Maître Eckhart, Sermon 60).

A quoi sert de jeûner, de prier et d'affaiblir son corps ? La Voie est loin de tout cela. Le seul voyage qui compte est le voyage intérieur. Le seul pèlerinage est celui de l'Absolu. Le Royaume ne se révèle qu'une fois tué le grand personnage et pacifié le mental. Le mental se prend au jeu de sa propre illusion. Il veut absolument faire toujours plus, toujours mieux alors que précisément il n'y a rien à faire, sinon cesser de faire. Seul celui qui consent à lâcher prise et à perdre son petit moi en mourant à lui-même se trouvera, et se trouvant verra jaillir en lui cette vérité, depuis toujours éternellement présente en lui. Seul celui qui est pauvre en esprit est vraiment riche. Seul celui qui est humble est véritablement roi. Il faut jeûner au monde pour trouver le Royaume :

*Si vous ne jeûnez pas au monde,
vous ne trouverez pas le Royaume ;
si vous ne faites pas du sabbat le sabbat,
vous ne verrez pas le Père.*

(log. 27)

Yves



Je suis au cœur de Ma manifestation ; aussi chaque sensation de la chair, chaque expression de l'âme, se font-elles en Ma présence. Je n'exclue rien ; alors, que rien ni personne ne soit exclu !

Je suis au cœur de Ma manifestation ; aussi chaque sensation de la chair, chaque expression de l'âme, se font-elles en Ma présence. Je n'exclue rien ; alors, que rien ni personne ne soit exclu !

Je suis présent en chaque sensation de la chair : inspiration ou expiration, injection ou réjection, plaisir ou souffrance ; qu'aucune d'elles ne soit exclue et que personne ne tente de faire croire que l'une d'elles parle de Moi plus que les autres ; en chacune d'elles, il y a résorption en Moi, hymne à Ma présence, jubilation pleine et intense.

Je suis présent en chaque mouvement de l'âme : méditation ou exaltation, joie ou tristesse, paix ou colère ; qu'aucun d'eux ne soit exclu et que personne ne tente de faire croire que l'un d'eux parle de Moi plus que les autres ; en chacun d'eux, il y a résorption en Moi, hymne à Ma présence, jubilation pleine et intense.

Mais, lorsque apeurée, désorientée par la multiplicité de Ma présence au sein de Ma manifestation, la personne se décourage, elle se réfugie alors en un centre illusoire : l'ego. L'ego est au centre d'une forteresse bardée d'aspérités : qui s'y frotte s'y pique. L'ego empêche, de ce fait, la communication entre les éléments de Ma manifestation. Qu'une bouche lui parle, il se croit agressé et répond avec aigreur ou, pire, avant même qu'une bouche ne s'ouvre, il fonce plein d'orgueil ou d'ironie car, pour lui, la meilleure défense c'est l'attaque.

Mais l'ego, ce faisant, s'isole encore plus et accroît la séparation dans laquelle il s'est constitué. Cet isolement l'étirole et les méchancetés qui sortent malheureusement de sa bouche lui restent collées aux lèvres et le souillent.

Seule l'unicité apaise. L'ego s'y tranquillise et s'y dissout car il n'y a plus lieu d'avoir peur, en Moi.



Michel

L'homme a besoin de lois, de réglementations, de balises, de poteaux indicateurs pour suivre le chemin que la société lui a tracé. Et souvent il ne demande pas mieux, car cela lui évite de devoir faire un choix, de se prendre en main.

Mais quelle joie pour un éveillé d'être au-dessus de tout cela ! Etre libre et pouvoir assumer cette liberté !

Se dégager de son corset, de ses vieux vêtements, sortir de son cocon et voler, voler...
Aller dans la direction qu'on a choisie instinctivement, mangeant ce qu'on vous offre, remerciant chaleureusement pour l'accueil et soignant ceux qui en ont besoin. Simplement, naturellement, sans raison ni but.

Ah ! Etre debout, libre et sans peur !

Sans se poser de questions.

Etre un jaillissement !



Léon
6.11.03

Dans ce logion, Jésus répond à des questions qui lui ont déjà été posées, par exemple au logion 6.

L'insistance des disciples montre leur désir d'obtenir une règle ou des points de repère. Ce désir, on le retrouvera plus tard chez ceux qui se diront ses héritiers et qui lui font dire "qu'il n'est pas venu abolir la loi hébraïque, mais l'accomplir."

Le logion est en tous cas en contradiction avec cette déclaration, Jésus ne laisse en effet aucune chance au néophyte de se réfugier dans une quelconque pratique salvatrice. Disons qu'il lui "retire tous les tapis" de dessous les pieds comme il le fait au logion 6.

Cela n'empêchera pas les trois religions du livre et en particulier celle se réclamant de lui d'échafauder à propos des trois attitudes dénoncées dans le logion des structures théologiques et juridiques complexes et gigantesques. Ces véritables "usines à gaz" constituées de lois et interdits, perfectionnés au cours des siècles participeront certes au développement des sociétés civiles, mais comme le fait remarquer Henri Guillemin, en produisant au bout du compte "plus de bourreaux que de martyrs !"

Y aurait-il une réponse à cette vaste question qu'elle serait de l'ordre du mental, car comment répondre au mental sinon par le mental ?

Contentons-nous modestement de constater après NISARGADATTA que "depuis toujours les hommes ont donné à Dieu un certain nombre de noms, et que tous représentent tout simplement la même chose : ce savoir que l'on est, cet ETRE, cette conscience."

Dans la suite du logion, Jésus dévoile à celui qui a des yeux pour voir l'unique comportement permettant de percevoir cet ETRE, cette conscience. Mais ce comportement ne peut se définir, il ne peut non plus se communiquer. Jésus utilise d'ailleurs des images très simples et quotidiennes pour en parler. Ce comportement est spontanéité. C'est, comme le dit Karl, "vivre ma vie comme la vie me vit !...", c'est "demeurer simplement tranquille et voir ce qui se passe !", c'est aussi celui "qui se plie à l'autorité de personne ni n'accomplit aucun rituel, n'a pas de domicile fixe ... qui est lui-même sa propre loi. . qui est l'état immortel insondable jamais né et immuable ... " (Poonja).

C'est enfin celui qui dit : ".. Si vous allez dans quelques pays et que vous marchiez dans les contrées, si l'on vous accueille, mangez ce que l'on mettra devant vous, soignez ceux qui parmi eux sont malades..." Difficile de trouver meilleures illustrations de ce qu'Emile appelait "l'attention sans intention".

Quand à la remarque à propos de l'utilisation de la bouche soit comme organe de sustentation donc de vie, soit d'expression de la pensée donc exposé à tous les dangers, on a là une image forte de la confrontation au sein du corps entre la spontanéité de la force vitale et les gesticulations du mental.

André



Pourquoi jeûner ? Les animaux sauvages font-ils une chose pareille, eux qui n'ont pas de mental discursif, et en cela sont mes maîtres ?

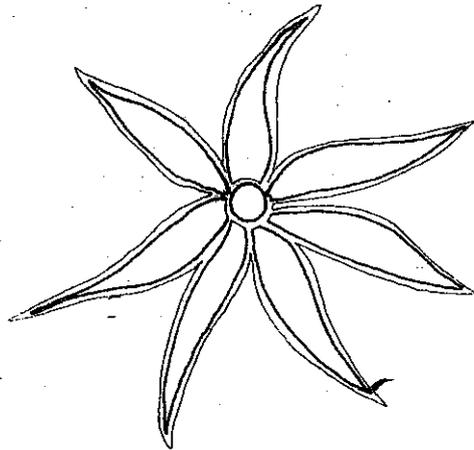
Pourquoi prier ? Le mental est créateur, et il est bien évident que je ne peux pas trouver la Source dans la création. La source que je cherche et que, en réalité, je suis, est en amont.

Pourquoi donner l'aumône ? Les règles morales sont édictées par ceux qui maintiennent la dualité du bien et du mal et se positionnent par rapport à ce schéma préconçu qui est lui-même le produit de la séparation, de l'illusion d'être séparé.

Par contre, j'accueille en moi ceux qui m'accueillent, et cet accueil est le signe d'une reconnaissance qui se passe du besoin de changer, modifier, améliorer, transformer, qui est en elle-même vision de la perfection du tout.

En découvrant que je suis le Tout, je suis amené à tout accueillir, et à ne rien rejeter de ma manifestation sous peine de séparation, ce qui m'est insupportable. Le pouvoir de la parole est considérable. Ce que je dis me détermine, m'emprisonne ou me libère. Nisargadatta dit : *Les mots ont tout créé, mes paroles vont tout détruire.* Lui-même prétend avoir atteint l'Eveil en focalisant son attention sur ce que lui a dit son propre Maître : *Vous êtes la suprême réalité, vous n'êtes pas ce que vous croyez.*

Christian



RECHERCHES

Marsanne-01/05/03 Le matin – 2ème heure
(suite des échanges avec Karl Renz)

Claude : *Il n'y a que moi qui ai allumé le brandon des Perses . C'est un poème d'Abd el-Kader. Il n'y a que moi qui ai inventé la Trinité, il n'a que moi comme hérétique qui ai inventé l'enfer et le paradis, et il n'y a que moi, en tant qu'Arabe, qui ai allumé le brandon des Perses, mes ennemis héréditaires . Les ennemis des Arabes, ce sont les Perses, depuis toujours. Le brandon, c'est la flamme destructrice du guerrier.*

André : *Et puis surtout qui ai combattu la non-dualité.*

Oui, la conscience qui se lève...

Claude : *Il n'y a que moi, comme hérétique, qui ai inventé la dualité.*

Comme quoi ?

Anasuya : *Comme hérétique.*

Erotique ?

(Rires)

J'appellerais cela érotique. Le Soi tombe amoureux du Soi, de cette idée du Soi. Quoi que ce soit qui vienne de cette histoire d'amour, c'est de l'érotisme... Un Soi sans second, qui tombe amoureux de ce Soi, et c'est une danse infinie, l'expression sexuelle du Soi, c'est tout.

Claude : *Si tu veux.*

C'est la vérité qui pénètre la vérité, d'où vient ce que tu appelles le monde. C'est une pénétration, la vérité se pénétrant elle-même dans l'idée que c'est un second Soi. Par l'idée du second, elle crée cela qui est le monde. C'est une danse très érotique du Soi.

Yves : *On a enfin la réponse à la question du sexe des anges (rires).*

C'est l'essence du Tantra. L'amant et l'aimée deviennent cela qui est. Et tu disparais dans un orgasme cosmique. Tu deviens le sans ego, l'absence du moi, ce qui signifie le bonheur même. Chaque acte sexuel a pour but la disparition.

Michel : *Jésus a dit, je suis la pierre, je suis le bois, et dans cette assemblée, ce chien a une grande importance. Lorsque nous disons « je suis ce chien », il y a une pénétration quasi érotique.*

André : *Il a très bien compris (rires)...*

Oui. Le « un » est très érotique. Alors tu ne sais pas si tu regardes le chien ou si le chien te regarde. Il n'y a pas de place pour toi. Tu regardes tout et tout te regarde. Et il y a l'unité, qui est la conscience, mais en fait tu es même antérieur à cela. (*Le chien dort.*) Oh, à présent l'unité dort...

Yves : *...d'un sommeil profond.*

'The dog is God', c'est la même chose. (Dieu est le chien – jeu de mots en anglais). C'est le même mot.

Michel : *La Métanoïa.*

André : *Il adore les jeux de mots.*

Maria : *C'est du verlan...*

Oh oui, je les adore. *Je t'aime total* (en français). Oui, cette intelligence, ce que tu es, la conscience, est complètement amoureuse de ces constructions de mots, de ces concepts, puis elle les détruit l'instant suivant, car ils ne signifient rien. C'est amusant. Tu jongles simplement. Tu ne t'y accroches pas. C'est toujours une expression nouvelle, de nouveaux mots ; il n'y a jamais d'enseignement ni quoi que ce soit, simplement la danse des mots, qui se déploie de diverses manières. Cela ne colle à aucun concept.

Christian : *C'est la manifestation dans l'instant qu'il décrit comme ça, et la fin de la manifestation. Sans l'homme, cette manifestation existerait-elle, ou pourrait-elle exister ?*

C'est déjà dans le mot : « Mani Fiction ». C'est de la fiction.

Anasuya : *Encore un jeu de mots.*

Christian : *Mais où est l'homme dans ce jeu ? Quelle est sa vraie place dans ce jeu ?*

Sa place ? Oh, c'est une merveilleuse expression de la conscience. La conscience joue le rôle de cette forme. Mais il n'y a pas une chose telle que la conscience personnelle, ni maintenant ni jamais. Il n'y a donc pas « ma conscience ».

Christian : *C'est toujours le problème des mots : on distingue volontiers ici le terme « homme » du terme « personne ». Dans « homme », on entend ce que nous sommes, ce qui passe quand même par l'expérience insatisfaisante de la manifestation, pour découvrir sa véritable dimension qui est celle dont il nous parle. C'est vrai que l'on fait finalement peut-être trop cas de la manifestation, parce que, dès que l'on parle avec Karl, on se retrouve à la source. Tout est fait. Bon. Mais je veux dire... Je crois que j'ai la réponse (rires). Nous perdons beaucoup de temps à nous occuper de la manifestation.*

Dieu merci, le temps à perdre n'existe pas.

Christian : *On jongle avec les mots.*

Et sûrement, ce n'est pas **notre** temps que nous pourrions gaspiller. Parce que nous ne possédons jamais rien. Alors, qu'y a-t-il à gaspiller ?

Christian : *C'est une question de point de vue. Effectivement, c'est ce point de vue-là que je désire embrasser pour moi-même, bien entendu, c'est clair. Mais, comment dire, le passage dans la manifestation, même si ce n'est pas notre réalité, est une expérience que je vis et, pour m'en débarrasser, je crois que j'ai le besoin de l'intégrer dans une compréhension globale. Emile Gillibert disait que la manifestation a une fonction, l'occultation. Cela fait partie du grand jeu, et j'ai besoin de comprendre cette fonction, comment ça s'intègre dans une compréhension globale de la manifestation de l'essence qui me satisfasse profondément.*

Oui, cette satisfaction est uniquement de devenir ce qu'est la manifestation. Je suis d'accord, seule la connaissance de ce que tu es peut te satisfaire. Mais cette connaissance est cela qui est la connaissance, en ne sachant pas ce que tu es ni ce que tu n'es pas. C'est la même chose avec la manifestation. En ne sachant pas si tu es ou non, tu es cela qui se manifeste. Mais pas en connaissant son fonctionnement. Tu dois être complètement le fonctionnement. Tu es ce fonctionnement, c'est cela la connaissance, mais pas en faisant un savoir objectif de « moi », de « mien ». Ce ne peut jamais être ta connaissance. Alors, quand tu deviens cela qui est manifesté, tu te perds dans cette connaissance, tu te perds dans la manifestation.

Christian : *Je dois cesser de chercher à comprendre.*

Si tu peux (rires). Si cela pouvait être en ton pouvoir. OK.

Yves : *Il n'y a plus rien à comprendre.*

André : *Ce qui me frappe depuis le début, c'est que Karl dépersonnalise. Au début, il nous a dit, « vous n'êtes pas Jésus, vous êtes ce qu'est Jésus ». Et il l'a répété une autre fois à propos d'autre chose.*

Claude : *Sans cesse, il enlève le trottoir sous nos pieds.*

Oui, tu deviens l'abysse même, qui est sans limites.

André : *Autrement dit, j'ai le sentiment, depuis le début de cet entretien, que les murs de cette pièce ont complètement explosé, et Dieu sait qu'ils en ont entendu.*

Beaucoup de mots...

André : *Et c'est assez formidable.*

Claude : *Je pense que tu enlèves chaque fois l'estrade sous nos pieds.*

Le tapis.

Alain : *Mais il se recrée continuellement.*

Mais je suis inépuisable dans ma fonction de retirer le tapis. C'est ce qu'on appelle la compassion inépuisable : retirer le tapis. C'est sans effort. C'est de la joie, de l'amusement.

Alain : *Alors, je vais reconstruire le tapis.*

Essaie.

Alain : *Je vais me référer à ce que disait Christian, mais avec d'autres mots. Ceci est un corps de lumière et d'énergie. Quelle est sa fonction, s'il en est une ?*

C'est une fonction suffisante : pure lumière et pure énergie. De quelle autre fonction aurait-t-il besoin ? Qui a besoin de plus ? C'est totalement l'expérience du Soi. C'est une expérience absolue de ce que tu es, en tant que cette forme, et de ce point de vue séparé regardant dans cet infini. L'infini qui regarde dans ce qui est infini. Ce n'est pas différent de cela qui est infini. Ceci est l'infini même. L'éternité est signifiée par cet instant qui est aussi éternel que quoi que ce soit d'autre. Rien ne vient, rien ne part. La totalité de la manifestation de ce que tu es n'a pas de temps, pas d'allée, pas de venue. Tout cela que tu peux voir, que tu peux vivre, est ce que tu es, aussi infini que toi.

Claude : *Quand mon mal de tête est parti, il y a six mois, j'ai visualisé cet homme dans le noir, silencieux, en méditation sur son tapis, et j'ai vu qu'il n'y avait rien de plus haut, de plus grand que cet homme dans tout l'univers. Et ce qui regardait l'homme, c'était moi.*

Je n'étais pas là (rires). Mais il est certain que tu ne peux rien regarder d'autre que le Soi. Parce qu'il n'y a rien d'autre que le Soi.

Claude : *J'ai dit que c'était moi.*

J'ai aucune idée de ce que tu es, donc, tu es cela aussi. *Pas Claude (En français).*

Alain : *Emile Gillibert avait l'habitude d'employer la première personne en parlant, afin de ne pas créer l'illusion de la dualité, et toi tu emploies le terme « tu ». La première idée du « tu » crée la dualité. Alors quel est ce « tu » ?*

Claude : *C'est le grand « Je ».*

Mais tu peux quand même utiliser « tu », comme lorsque tu dis que le soleil se couche et se lève. Alors quoi ? Cela ne fait aucune différence. Tu sais déjà que la terre tourne et que le soleil est immobile. Mais tu dis quand même, « le soleil se couche, le soleil se lève ». Quand tu utilises « tu » ou quoi que ce soit d'autre, tu

veux toujours dire le Soi. C'est simplement un mot. Tu n'as pas besoin de changer de langage pour cela. Il n'y a aucun besoin, même d'être précis. Sinon, on est emprisonné par ce besoin d'être précis et toujours vrai, et avec des définitions intelligentes. Alors tu te dis, « oh, je suis dans la compréhension maintenant », mais ce n'est qu'un autre piège. C'est comme, « oh, soyons vigilant ». Qui est vigilant ? Qui est dans le maintenant et qui a besoin de cet effort d'être toujours conscient ? La conscience n'a pas besoin d'effort pour être conscience. Celui qui a besoin d'un effort le perd à nouveau, parce que c'est quelque chose qu'il a gagné.

Alain : *Mais néanmoins il semble important d'essayer de définir quel sens on met derrière chaque mot afin de communiquer ce que l'on souhaite.*

Mais comme tu le sens peut-être, ici les mots ne sont pas tellement importants. Et j'aime les malentendus.

Alain : *Ah oui?*

Bien sûr ! (Rires). Je les adore. Parce qu'il n'y a que des malentendus. Il n'y a jamais de compréhension du tout ! Quoi que tu puisses comprendre est un malentendu. C'est magnifique ! Imagine que tu puisses comprendre le Soi. Tu pourrais le contrôler par la compréhension. Quelle sorte de Soi cela serait ! Laisse tomber. La beauté du Soi est qu'il ne peut pas être compris. Alors, quoi que tu dises est un malentendu. Alléluia ! (Rires).

Michel : *Pour en revenir à la question de Christian. Peut-on dire : ce qui distingue l'homme du reste de la manifestation, c'est qu'il a la faiblesse de vouloir comprendre. Mais est-ce une faiblesse ?*

Non. C'est simplement pris par la conscience comme un outil d'investigation du Soi. Ce n'est qu'une manière d'essayer d'investiguer. Mais la conscience en tant que chien a une autre manière d'investiguer. Donc, dès que la conscience est là, il y a investigation du Soi.

Michel : *Ce n'est pas une faiblesse, c'est autre chose.*

Non, c'est simplement un aspect d'investigation du Soi. Il n'y a pas de chose telle qu'une faiblesse de la conscience. Cela semble être une faiblesse, mais il est certain que ce n'en est pas une. C'est un aspect du Tout Puissant, alors appeler cela faiblesse...

Claude : *Je ne sais pas si c'est de la faiblesse, pour moi cela n'a pas de sens. Simplement, quand je vois cet homme dans le noir sur son tapis, je ne me pose aucune question. Il n'y a aucune réponse. Ce que je sens, c'est que je suis formidablement évident à moi-même.*

Oui, comme tout. Vois le chien comme une évidence de ce que tu es. Quelle que soit l'expérience, c'est une évidence que tu existes. Mais il n'y a pas d'expérience spéciale en cela.

Claude : *Ce sentiment, cette formidable évidence à moi-même, sans question, sans réponse, est complètement débarrassé de tout principe de causalité. Il n'y a rien qui se compare.*

Mais ce moment de clarté que tu as eu est venu et est parti, et il sera parti...

Claude : *Non. Il est là.*

Oui, mais où était-il auparavant ?

Claude : *Il a toujours été là.*

Oui, alors c'est OK. Mais je dirai simplement que quoi que ce soit que l'on rende spécial, comme une expérience de clarté ou autre, peut seulement être la clarté que ce que tu es n'a pas besoin de cette clarté.

Claude : *Claude a peut-être fait une expérience, mais le Soi n'a fait aucune expérience.*

C'est ce que je veux dire. Si tu me posais la question, je dirais simplement, OK, mais oublie-la. Ne t'accroches pas, à quoi que ce soit. Même cette clarté fait partie de ce qui va et vient. Et cela qui est la clarté même n'a pas besoin de cette clarté. Je sais exactement ce que tu veux dire, et je suis passé par là. Pendant des années, j'étais dans cette clarté, mais ce n'était pas satisfaisant. Parce qu'un léger effort est toujours nécessaire pour être dans cette clarté. Mais cela qui est la clarté n'a pas besoin de cet effort ni de cette clarté. Je ne veux pas enlever ou mettre en question quoi que ce soit, mais simplement te dire ce que tu es. Je sais exactement, je suis passé par tout cela, j'étais le plus clair du monde, et c'était encore l'enfer. Parce que c'était *ma* clarté. Et le plus difficile pour moi était d'oublier cette clarté. Ce n'est pas si facile, parce que tu ne renonces jamais à cette clarté, car elle signifie tout pour toi. Mais même cette clarté est une ceinture autour de ton cœur. Elle enferme quelque chose. Car, même de cette clarté, on dépend, et la dépendance est inacceptable pour ce que tu es.

Christian : *Et alors, que s'est-il passé ?*

Elle est simplement tombée, mais pas parce que j'ai voulu qu'elle tombe. C'était vraiment une expérience physique, la ceinture a simplement glissé, mais pas en raison d'un événement quelconque. Elle est simplement partie, mais non par la clarté ou quoi que ce soit. Elle n'a besoin d'aucune cause.

Elsa : *Ce que veut dire Karl, c'est que l'identification au corps et au mental est partie.*

Non, non... Même pas ça.

André : *Ce qui me frappe dans ce que Karl vient de dire, c'est qu'il nous donne une impression de mouvement perpétuel, et dès qu'on s'arrête pour penser, pour constater, pour se réjouir, pour s'inquiéter, c'est foutu, il n'y a aucune raison de*

s'arrêter. C'est un mouvement, on ne sait pas quand ça a commencé, on ne sait pas jusqu'où ça va aller. On est dans un mouvement. Toute la manifestation est dans un mouvement. D'ailleurs les savants expliquent que l'univers n'est pas autre chose, et j'ai l'impression que c'est ça que tu essaies de... C'est ça que je ressens en tout cas.

Ce qui se passe ici, c'est que, quoi que tu dises, je prendrai le point de vue opposé et détruirai les deux. Rien ne peut rester ici. Peu importe ce que tu dis, je dirai l'opposé.
André : *Je ne suis pas contre (rires).*

Rien ne peut rester, un point c'est tout.

André : *Ce qui me frappe, c'est le mouvement. On a souvent tendance à vouloir s'arrêter, soit sur une idée, soit sur un concept, et il ne faut jamais s'arrêter.*

Il n'y a aucun besoin d'arrêter quoi que ce soit. Car rien ne bouge.

André : *Oui, c'est pourquoi je ne comprends pas quand il dit que (rires)...*

Rien ne s'est jamais passé. Alors, qu'y a-t-il à arrêter ?

André : *Tu as raison, rien ne bouge... C'est vrai que la nuit, quand on regarde les étoiles, rien ne bouge. Mais ça n'empêche qu'on est dans un...*

Mouvement permanent.

Claude : *...méchant manège.*

André : *...un méchant manège. On est sur un navire spatial qui marche à je ne sais combien de... Et en même temps, rien ne bouge ?*

Tu es espace même, et dans cet espace, en tant que conscience, flottent des objets de rêve.

Edmond : *Je pense que Karl détruit tous les concepts à mesure qu'ils surgissent. Il détruit également ce qu'il a dit pour, peut-être, nous faire prendre conscience qu'on n'est pas dans cet état, on est dans l'état d'avant la venue de ces concepts. C'est cette connaissance sur laquelle il n'y a rien à dire et qu'aucun mot ne peut définir.*

Je dirai que la tranquillité ne peut être dérangée par aucune parole. Il n'est même pas besoin de rester tranquille, parce que tu ne peux pas devenir plus tranquille en restant tranquille et tu ne peux être dérangé par aucun bruit mental ou autre. Mental ou non, cela n'a pas d'importance. Parce que tu ne dépends d'aucune tranquillité, ni de quoi que ce soit.

Michel : *Peut-on dire que quand on est dans l'incompréhension, on est dans la réalité ?*

Quand tu es cela qui est la réalité, alors il n'y a plus de question sur la réalité. Et tant qu'il est question de réalité, ce n'est pas la réalité. Mais quand il y a réalité, il n'y a rien d'autre que la réalité. Alors, c'est une absence de question, ce qui signifie l'absence de celui qui pose des questions.

Christian : *Notre modèle, que nous propose Jésus dans l'Évangile selon Thomas, c'est le petit enfant de sept jours.*

Oui. Tu l'es de toute façon. Tu t'efforces de grandir, mais tu n'y arrives jamais. Alors sois simplement cela qui jamais ne grandit. Tu n'es pas quelque chose qui puisse grandir. Quoi que ce soit qui puisse grandir, tu n'es pas cela.

Claude : *Comment l'infini peut-il grandir ? Comment l'infini peut-il diminuer ? Comment l'infini peut-il gagner ? Comment l'infini peut-il perdre ?*

Cela indique cette connaissance que tu n'as jamais perdue. Car ce n'est pas quelque chose que tu peux perdre. Ce non-savoir, ce n'est pas un objet que tu peux perdre. Tu n'as pas à en prendre soin, tu n'as pas besoin de travailler pour cela. Ce non-savoir est ta nature qui ne peut pas être gagnée ni perdue. C'est ça la liberté. Alors que toute la compréhension, toute la possession, toute la réalisation que tu peux gagner, oh, quel effort...! Après, tu dois les conserver, polir ces perles de compréhension. Oh, je suis bien trop paresseux pour cela... Dieu merci (rires). Si tu as besoin de cette connaissance, c'est d'être le plus paresseux possible, car elle ne fait jamais rien.

Alain : *Alors il y a de l'espoir pour moi...*

(Rires). Mais l'espoir meurt en dernier. C'est l'idée du moi qui vient de l'espoir de se connaître, et quand cet espoir s'en va, le moi est parti. Parce que sans espoir, il n'y a pas de moi. Jésus appelle cela « la nuit obscure de l'âme » quand disparaissent tout espoir, toute la signification de la vie, quand se lève la conscience de ce que le monde ne peut pas te rendre heureux. Alors l'holocauste, qui est conscience de cela, annihile cette idée de séparation. Et seule cette conscience est la grâce, qui ne peut être accomplie par qui que ce soit. Elle te prend, que cela te plaise ou pas. Tu ne peux donc rien faire pour elle ou contre elle. Elle ne te connaît pas. Elle est absolument impitoyable, toujours prête à dévorer. L'infini est toujours présent, mais seulement quand cette armure, cette idée de séparation, s'affaiblit, elle te prend, tout simplement, comme rien. La plupart des gens vivent cela comme une dépression profonde, un vide total de toute signification, de toute idée. C'est une dépression comme une vacuité de sens, de raison d'exister, et cette personne devient complètement annihilée dans ce vide. C'est ça la grâce.

Elsa : *Oui, mais malheureusement, quand cela arrive, on a tendance à prendre du Prosac, des anti-dépresseurs.*

Oui, alors ce n'est pas supposé être, aller plus profond ou plus haut. Parce que ce système de survie, « le moi », fera tout pour éviter ça. Il veut toujours éviter le vide. Ça, c'est « moi ». C'est un autre nom pour « moi », celui qui évite le vide, celui qui évite la vacuité. Il remplit toujours ce qui est vide par n'importe quelle idée ou

concept. C'est sa survie, le système de survie du « moi », de cette idée. Ce concept doit créer des problèmes, afin que ce problème « moi » puisse rester en tant que problème. Et le vide est le plus grand problème. L'absence de problème est le plus grand problème pour ce problème « moi ». Il crée donc le plus grand problème de l'absence de problème. Très créatif ! Aussi créatif que le Soi. Il a tout le pouvoir du Soi pour garder cette séparation en vie, qu'il prend pour réelle. Il a la toute puissance de la conscience avec lui, parce qu'il la garde dans l'idée de la séparation. Seulement par l'accident divin... Même si tu as ton permis de conduire, tu rentres toi-même dans l'arbre. Tu dois être complètement ivre de toi-même pour ne plus savoir la direction que tu prends. Bom ! Hors contrôle, étant complètement enivré par ce que tu es, tu ne sais plus ce que tu fais : le paradis pour celui qui ne sait pas ce qu'il fait, pour celui qui est pauvre en esprit, ne sachant pas ce qu'il est ni ce qu'il n'est pas. Encore une fois, c'est la nudité d'idées, qui ne peut pas être fabriquée. Tu ne peux pas te déshabiller pour te mettre nu parce que tu ne peux pas devenir plus nu que tu ne l'es déjà. Alors, n'importe quelle idée que tu peux faire quelque chose pour devenir cela est un concept avec lequel tu t'habilles. (rires)

Yves : Je ne peux pas dire « je vois le Soi » parce que si je dis « je vois le Soi », je vois un concept, je vois quelque chose de différent de ce que je suis ?

Non. Tu peux dire, « je vois ». Stop. « Je vois ».

Claude : « Je vois », ou « je suis » ?

Non, non. « Je vois ». Pas plus. Rien de plus que « je vois ». Cela désigne simplement...

Claude : Qui voit ?

Peu importe. Il y a vision. « Je vois ». Cela désigne simplement « je vois », la vision, la perception, mais pas qui perçoit ni ce qui est perçu. Il y a simplement perception.

Claude : Seul Allah voit Allah.

Non, Allah ne verra jamais Allah. Parce qu'Allah n'a rien à voir. Il y a seulement Allah, mais Allah ne sera jamais vu.

André : Non, mais il y a autre chose : « Seul le semblable connaît le semblable ».

Le semblable voit le semblable, mais le Soi ne peut jamais voir le Soi. Tu dois connaître ce que tu es, même dans le reflet, en ne voyant rien d'autre. Pas même toi-même. Ce n'est pas une vision de toi-même. C'est l'absence de la personne qui voit.

André : Justement. La notion de « semblable » ce n'est pas moi-même.

Même la notion d'existence n'est déjà pas ce que tu es. Parce que ce que tu es est l'existence absolue qui n'a pas besoin d'exister pour exister. Même cette notion d'existence, qui est la conscience pure, est déjà le premier déploiement de ce que tu

es. Tu dois donc devenir la conscience pure à propos de cela qui est la conscience pure, qui ne peut pas...

André : *Silence.*

...qui est cela qui est le silence, mais pas le silence que tu peux expérimenter. Et tu es ce silence, qui ne peut pas être dérangé par quoi que ce soit. Alors recherche cela qui ne fut jamais dérangé, qui ne sera jamais dérangé et qui est totalement indépendant... de l'indépendance.

Michel : *Le sujet de l'avant-dernière rencontre était, « la source de la source ». J'ai l'impression qu'actuellement nous y sommes.*

Oui, c'est ce que cela indique : La source de la source. Le « moi » du « moi ». Le « je » du « je ». Je je je je je...

André : *C'est Poonja qui dit quelque part : « Demeurez simplement tranquille, et voyez ce qui se passe ».*

Sois tranquille et vois. Cela désigne que tu es la perception absolue sans une personne qui perçoit. C'est l'œil de Dieu qui ne peut pas se voir lui-même. C'est le couteau du Bouddha qui ne peut pas se couper lui-même. L'œil ne peut jamais voir l'œil. Tu dois donc voir que tout ce que tu peux expérimenter, tu ne l'es pas. Le substrat, l'expérimentateur absolu, est antérieur à ce moi séparé qui fait l'expérience, qui se lève le matin et retourne au lit le soir. Quelle que soit la réalisation ou la clarté que celui-ci puisse obtenir, elle va et vient avec lui, avec cette pensée ou idée racine qui dépend, comme tout le reste, de ce que tu es. Mais tu ne dépends pas, tu es, avec ou sans la personne qui fait l'expérience.

Claude : *Je ne suis pas l'œil. Je ne suis pas la vue. Je suis ce par quoi il y a l'œil et la vue... Je n'ai aucun besoin de l'œil ni de la vue.*

Pas besoin d'expériences. Voir que celui qui fait l'expérience a besoin d'expériences pour être celui qui fait l'expérience, mais que les deux ont besoin de toi. Et tu es antérieur. Tu es ce qui s'apparente à ce qu'on nomme la toile, l'écran sur lequel le film est projeté. Cela désigne l'écran, en tant que conscience pure, qui n'est jamais touché par le film de ce monde à sensations. Tu demeureras toujours tel que tu es, car il n'y a pas de va-et-vient en toi. Et ce qui est dans ce va-et-vient est simplement un reflet, peut-être un aspect de ce que tu es, mais tu n'es pas limité à ça. Et tu n'es pas non limité par le fait d'être illimité. Parce que les deux sont des idées. *Long silence.*

Alain : *Plus de tapis.*

Oh, les tapis reviennent toujours. Ne t'en fais pas. Je ne peux pas me retrouver sans travail (rires). Je n'ai pas besoin de créer des tapis pour les enlever. (Rires). Je suis dans cette situation : Ce boss qui est le mien me donne un travail infini, parce qu'il crée son propre travail, parce que le tapis n'est pas différent de...

Claude : *Je vois que le boss en Amérique donne moitié prix pour les chômeurs.*

S'il y a suffisamment de chômeurs, on crée une guerre. C'est une impulsion pour les affaires. (*business push or Bush*) Simplement pour obtenir du pétrole, ou autre chose. La conscience est très créative.

Claude : *C'est juste un autre monde.*

Il y a autant de mondes que de personnes sur cette terre. Parce que chacun a un monde différent. Mais il n'y a même pas de monde qui puisse être différent. Alors, c'est magnifique, tellement de points de vue différents. Chaque être humain veut rendre le monde meilleur. « Je sais comment faire pour améliorer le monde. Je sais mieux que Dieu comment le monde devrait être ».

Yves : *Nisargadatta disait : « Celui qui sait ce qui est bon pour autrui est un homme dangereux ».*

Bien d'accord. Je suis sûr que celui qui veut aider a besoin d'aide lui-même. Il a besoin de toi pour aider.

Michel : *C'est son christianisme.*

Oui, ça c'est vraiment la chrétienté.

Alain : *Merci Karl de trop nous aider (rires)...*

Merci de ne pas nous aider, ou quoi ?

Alain : *...d'aider personne...*

Merci pour « rien », ou quoi ? Oui, cela paraît toujours adapté. Merci pour rien.

Yves : *...à perdre tout ce qu'on a, tout ce à quoi l'on veut s'accrocher ?*

Tu ne perds rien et tu gagnes tout. Ou en perdant tout tu ne gagnes rien ? Les deux sont...

Christian : *Mais comme tu n'as besoin de rien...*

Yves : *Il n'y a rien à perdre. Rien à gagner non plus.*

Pas de possesseur. Tu raisonnes sans qu'il y ait quelqu'un qui raisonne. Alors tu deviens ton propre écho. Tu regardes dans ton propre écho. Tu es ton propre écho.

Un pigeon ramier chante dans la cheminée.

whou hou... whou hou (rires) C'est comme si tu dis quelque chose à un moment quelconque, puis cela fait le tour, tu l'entends et tu dis « oh, quelqu'un a dit quelque

chose... Oh ! ». C'est comme si je dis quelque chose, puis, étant ici, j'écoute mon propre écho. Alors, ceci qui parle est cela qui écoute. (*Silence*) D'autres tapis ? (*rires*)

Alain : *Ils vont se transformer en nourriture maintenant.*

Ah, oui, l'estomac, maintenant, qui a son propre tapis. Le mental est comme l'estomac, il ne peut pas vivre sans nourriture. Alors on le nourrit.

Yves : *Et la nourriture du mental, c'est le tapis ? (Rires).*

Oui, pour marcher dessus. Comme un concept. Le concept vit de concepts. (*Il désigne son corps*) Ceci c'est de la nourriture. C'est ton corps de nourriture. A un moment donné, c'était de la nourriture. Ça, c'était un poulet, ça, un taureau, ça c'est venu d'un canard, et ça de légumes. Cela change tout le temps. Ce corps de nourriture a besoin de nourriture, comme les pensées ont besoin de pensées, pour rester des pensées. Il y a aussi les gens qu'on nomme des mangeurs de *prana*.

Maria : *Des drogués ?*

Le *prana* est semblable à l'énergie de la conscience, ou à Dieu, ou comme tu veux. Ces gens vont en Inde pour enseigner aux Indiens comment ne pas manger et être heureux. Ils devraient aller en Amérique ou en Europe. Ils auraient beaucoup de succès pour faire maigrir.

Alain : *Ils pensent créer la survie de ce corps de nourriture en mangeant du prana ?*

Non, ils ont l'idée de purification : « Si tu ne manges que du *prana*, sans cette matière, ce *prana* te purifie ». Mais, je te le dis, cette idée de purification est l'idée la plus souillée que je connaisse. Il n'y a pas d'idée plus impure que celle de purification.

Yves : *Surtout maintenant que le prana est radioactif...*

Cette idée te rend impur, sûrement. Si tu me montres un homme purifié, tu me montres l'homme le plus souillé que tu puisses me montrer. Ce qu'on nommerait un homme saint rend tout le reste malsain. L'idée la plus profane est celle de sainteté.

Les cloches de l'église sonnent...

Dong, dong...

Claude : *C'est le concept suprême. C'est le plus sale.*

Le plus sale... L'idée de lumière te rend obscur.

Alain : *Tu viens de tirer sur le tapis tout blanc et tout propre.*

Ah, celui qui est tellement pur que tu ne peux même pas le voir (*rires*). C'est l'idée : « Je ne suis pas ».

Alain : *Ah... Elle est rapidement là.*

C'est un buisson que tu ne peux plus voir, mais tu te caches encore derrière lui. Ce petit « moi... Je ne suis pas » Celui là même qui était un voleur auparavant est devenu un policier. C'est une histoire très connue en Inde. Le moi qui dit au moi « je me débarrasse de moi, alors tu es libéré de moi. Oh, ce moi me vole tout mon temps, alors je me débarrasse de moi. »

Alain : *Ce tapis est passablement grand.*
Le non-tapis est vraiment difficile à tirer.

André : *Il y a beaucoup de monde dessus.*

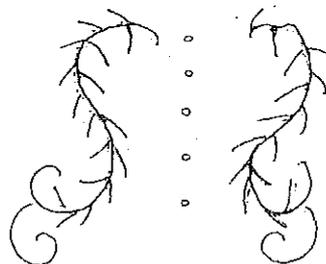
Beaucoup de gens se tiennent sur le non-tapis. Ils atterrissent sur le non-tapis. Mais c'est toujours un atterrissage. Et celui qui peut atterrir s'envolera à nouveau. Alors il y a nul endroit où atterrir, dans aucun sens.

Claude : *C'est une question de regard. Cet arbre est sans branches et sans feuilles. La réalité déborde. C'est une question de regard.*

Non. Tu es encore en train de créer quelque chose. Ce n'est pas une question de quoi que ce soit. Il n'est pas question d'une question quelconque. C'est sûr. Ce qui a de l'importance n'a pas d'importance. Ce n'est pas un moyen pour quoi que ce soit. Il n'y a rien de plus proche de cela ni rien de plus éloigné, tu l'es de toute façon, il y n'y a pas de meilleur ni de plus près. Tu ne peux jamais être près de ce que tu es, car il n'y a pas de second dont tu pourrais être proche. De même, tu ne peux jamais quitter ce que tu es. Pas de sortie. Pas d'entrée. C'est un film sans fin, parce qu'il n'a pas de commencement. C'est une projection en boucle. D'où le signe de l'infini. Et tout le monde cherche une ouverture. Tout le monde veut en sortir, mais il n'y a pas moyen de sortir, car tu ne peux pas échapper à ta manifestation, parce que cela que tu es et cela qui est la manifestation de toi ne sont pas différents. Il n'y a pas de sortie. La seule sortie absolue est d'être absolument ce qui est, d'être hors de l'idée que l'on peut sortir.

Michel : *Y compris sortir de la manifestation.*

Oui, de quoi que ce soit. Il n'y a pas d'échappatoire au fait d'éviter. Le moi est toujours là pour éviter le fait d'éviter. Et il appellera cela « mon » acceptation, comme si cela pouvait être « mon » acceptation. Encore un contrôleur. Qui veut contrôler le contrôleur ? Si tu veux contrôler le contrôleur, tu fais partie de ce système. Mais le contrôleur est incontrôlable, parce que le contrôleur et toi n'êtes pas différents. OK... Alléluia !



(à suivre)



ORPHEE CRUCIFIE

(suite Cahier 112)

LE CHANT D'ORPHEE

L'éveillé charme la nature tout entière. Les apocryphes rapportent que même les animaux les plus humbles accourent pour approcher Jésus, le nouvel Orphée : *Et les oiseaux se réunissaient autour de lui et lui faisaient bon accueil par leurs chants; et d'autres créatures vivantes venaient à ses pieds, et il leur donnait à manger et tous prenaient leur nourriture de ses mains*¹. Krishna enchante ses dévots. Dès qu'il joue de sa flûte, le vent s'arrête et les fleuves coulent en sens inverse :

*Une seule note et tous sont égarés
par l'exquise mélodie de sa flûte !
... tous les êtres vivants s'immobilisent
et les grands sages s'affligent dans leur âme*²...

Pareil spectacle peut encore se rencontrer en Inde. Dès que Ramana Maharshi quittait sa demeure pour effectuer sa promenade du soir au pied de la montagne d'Arunachala, on voyait surgir à sa suite non seulement les enfants et les chiens du village, mais toutes sortes d'animaux sauvages et domestiques. Des milliers d'oiseaux : petites cailles, énormes milans, vautours et autres oiseaux de proie survolaient en paix la procession au point d'obscurcir le ciel. Dès qu'il était rentré chez lui, tous, oiseaux, animaux et enfants se dispersaient dans le calme. De nos jours encore, la Sainte Mère Amritanandamayi atteste avoir vécu semblable expérience : *Les hommes ne sont pas les seuls à savoir parler. Les animaux, les oiseaux et les plantes ont également cette faculté. Celui qui a vu le Soi sait tout cela*³.

Un tel pouvoir fait de l'éveillé l'égal des dieux. Shiva est le protecteur et le charmeur des animaux, car c'est de lui que tous tirent leur principe. Le yogi qui a réalisé son Soi le retrouve en tous les êtres. Ayant transmué sa propre nature animale, chaque animal participe à la sienne : *Tous les êtres, depuis l'Être-immense jusqu'à la matière immobile, sont appelés le bétail. Ils forment le troupeau du sage dieu des dieux qui fait se mouvoir le monde*⁴.

ORPHEE ROI

Maître de justice, de vérité et d'harmonie, Orphée est roi. Il est dépositaire d'une puissance magique qui fait de lui un dieu. Ayant réalisé l'unité, il est en communion avec la nature comme au temps de l'Âge d'Or. Devin et magicien, son chant pacifie le mental et soulage tous les maux. Parce qu'il a trouvé la paix intérieure, il peut la diffuser naturellement autour de lui. Se tenant en son centre, il ne fait qu'un avec le centre de toutes choses. En son sein tout converge. Il est détenteur de la science sacrée. En se trouvant lui-même, il réalise la Gnose suprême. Se connaissant soi-même, il connaît l'univers tout entier. Il intègre l'harmonie des sphères et la transmet par son chant. Toute musique sacrée est portée par

¹ *L'Évangile des douze*, 34-3, trad. Denis Bloud, Courrier du Livre.

² Sour-Das, *Pastorales*, III-62, trad. Ch. Vaudeville, Gallimard.

³ *Amma*, trad. Y. Moatty, Maison de l'Inde, Réunion, p. 99.

⁴ *Linga Purana*, 2,9,12 in A. Daniélou, *Le Polythéisme hindou*, Buchet/Chastel, p. 323.

cette loi cosmique. Elle est la manifestation de l'indicible, du Verbe silencieux, du son qui ne sonne pas. Seul celui qui est en ordre avec lui-même peut ordonner le monde. Maître de la parole, de l'audible comme de l'inaudible, Orphée charme les bêtes féroces. La beauté de son chant rappelle l'époque où le monde animal était en paix avec le monde humain. Les hommes ne ressentaient nul besoin d'offrir aux dieux des sacrifices sanglants. La loi de l'amour était la règle pour tous : *Car tous étaient apprivoisés et domestiques, bêtes sauvages et oiseaux ; et le flambeau de bienveillance rayonnait*⁵. De même le Bouddha englobe dans sa compassion sans limites tous les êtres, y compris les plus humbles, y compris les animaux

*Que toutes les créatures qui respirent,
tous les êtres, toutes les choses,
puissent atteindre le bonheur,
aucune ne rencontrer le mal*⁶!

Ainsi s'explique le pouvoir légendaire d'Orphée. Son Verbe contient l'essence de toute la création : *...Le poète exprime l'infini en un son que l'instant qui passe efface et emporte avec lui*⁷. Être maître du son, c'est être maître de la nature. Nommer un être revient à lui donner vie, comme Adam donnant un nom à toutes les créatures. Alors qu'en Grèce la syllabe IAO symbolise le Logos, en Inde c'est la syllabe OM qui est la clef de voûte de l'univers : *Le Verbe est tout ceci... ce qui a existé, ce qui existe et ce qui existera... et encore tout ce qui outrepassa la triple connaissance de temps*⁸... La syllabe OM est le silence manifesté, le verbe qui produit l'univers : *Son qui ne sonne pas parce qu'il est au-delà du son*. Celui qui connaît OM est appelé *nad-sidha* (maître du Son) : *L'adepte qui le trouve est délivré du doute*⁹. Héritier d'une longue tradition initiatique, Ravi Shankar atteste que la musique, l'art du son, est une Voie, non un simple divertissement : *...le son est Dieu - Nada Brahma - c'est-à-dire que les sons musicaux et l'expérience musicale sont des étapes vers la réalisation de soi... Le but suprême de notre musique est de révéler l'essence de l'univers qu'elle reflète et les ragas figurent parmi les moyens qui permettent d'appréhender cette essence. Ainsi, à travers la musique, on peut atteindre Dieu*¹⁰.

Dieu est Beauté et tout ce qui est beau peut ramener à Lui. Le soufi participe au concert spirituel, non pas avec son oreille physique, mais avec celle de son cœur. L'audible est le support de l'inaudible. L'essence de la musique n'est autre que celle de l'Absolu. A la fin de sa vie, Ruzbeban de Shiraz renonce au rituel du *sama*, car : *C'est Dieu Lui-même qui est le sama que j'écoute*¹¹. En Inde, l'essence de la musique est *rasa* (Saveur). La Saveur est ce qui est savouré de l'Un par le truchement de l'instant présent. La Saveur est le Soi de tout mode artistique : *Surgie avec le principe essentiel, sans parties, brillant de sa propre évidence, faite de Joie et de Pensée unies, pure de tout contact d'autre perception, sœur jumelle de la gustation du Brahman, vivant du souffle de l'Admiration surnaturelle, telle est cette Saveur que tous ceux qui ont une mesure de jugement goûtent comme la propre Cause de soi indivisiblement*¹².

L'art n'est pas une fin en soi, mais un moyen d'atteindre l'ivresse de l'Absolu en recréant le cosmos. La première danse est celle des étoiles. Le ballet des constellations est

⁵ Empédocle, trad. J.P. Dumont, *Les Présocratiques*, La Pléiade, Gallimard.

⁶ *Anguttara Nikaya*, II, 73 in Coomaraswamy, *La Pensée de Gotama*, Pardès, p. 194.

⁷ Schiller, *Les quatre âges du monde*.

⁸ *Mandukyopanishad*, 1, 1, trad. M. Sauton, Adyar.

⁹ *Dhyanabindu Upanishad*, 3, trad. Jean Varenne, *Upanishads du yoga*, Idées, Gallimard, p. 94.

¹⁰ Ravi Shankar, *Musique, ma vie*, Stock, p. 26.

¹¹ cité par Jean During, *Quelque chose se passe*, Verdier, p. 292

¹² *Sahitya Darpana*, III, 34, R. Daumal, *Bharata, L'Origine du Théâtre*, Gallimard, p. 57.

ordonné par Eros. Tout mène au sacré. Aucune voie n'est séparée d'une autre. Toute discipline est un yoga, une voie d'union. On ne saurait concevoir un art laïc. Selon les textes sacrés de l'Inde, le Théâtre est fondé par Brahma : *J'ai fait ce Théâtre propre à décrire les manifestations de ce Triple monde tout entier... J'ai fait ce Théâtre à l'analogie du mouvement de l'univers*¹³. Pour la Grèce, il remonte à Dionysos. Ce dieu aurait rapporté de l'Inde le vin, équivalent du soma, la boisson d'immortalité¹⁴. Dieu du vin et de l'extase, Dionysos est honoré par le masque, derrière lequel se cache l'acteur. D'origine surnaturelle, le théâtre représente sur scène le jeu et les mystères des dieux. Le théâtre grec est directement issu des représentations sacrées données dans les temples.

Comme la musique ou la danse, la Poésie est Verbe, Voie de Gnose. La parole poétique est toute puissante. Toute Poésie ne peut être qu'initiatique. Tout poème a un pouvoir magique identique à celui des mantras. L'art poétique de l'Inde est d'inspiration divine. Tout art en occident est d'abord affaire personnelle d'un auteur. Tout art en Inde est expression du Soi. L'occidental se croit auteur. L'hindou sait qu'il n'en est rien. L'un croit inventer. L'autre interprète. Lorsqu'il ouvre la bouche, il n'est pas maître d'une parole qui lui serait personnelle. Il est partie d'un Tout et laisse parler ce Tout. Il se fait humble en sorte que rien ne puisse faire obstacle à l'Absolu. S'il dit " Je ", ce n'est pas la personne qui parle, mais le " Soi ". Le poète védique est un initié. Il participe au Grand Art cosmique. Il est support du Verbe, temple de Dieu. Quelques soient ses dons, il apprend de façon rigoureuse comment les faire éclore à bon escient. Mais l'acquis n'a de sens que s'il s'efface devant l'inné : *Le poète hindou est le produit d'une éducation méthodique, poursuivie auprès d'un maître, et dans un but supérieur à l'art lui-même. Le poète occidental se forme tant bien que mal, sans trop savoir comment, et, presque toujours, son talent se spécialise dans l'expression des sentiments les plus conformes à sa nature individuelle*¹⁵. René Daumal, fait fort justement remarquer que le terme sanskrit *mletcchâs*, qui désigne les étrangers, les barbares, signifie littéralement les " bafouilleurs ".

Le poète est voyant : *Etre un homme, c'est difficile d'y atteindre en ce monde, et de là bien difficile d'atteindre la connaissance ; de là être un poète, c'est difficile d'y atteindre, et de là bien difficile d'atteindre la puissance créatrice*¹⁶. L'acte poétique est un reflet du Soi, de l'Esprit universel. La Poésie est expression de l'Absolu. Elle est l'Absolu même : *Tous les poèmes prononcés et tous les chants sans exception, ce sont des portions du Tout-pénétrant, du Grand-être, qui revêt une forme sonore*¹⁷. Le poète révèle l'auditeur à lui-même. Celui qui sait entendre le Son suprême s'éveille, par le miracle de la parole, au silence. Le poète est le Tout. La voix d'Orphée n'est pas une voix humaine. Elle trouve sa source au-delà du chant, au-delà du son. La voix d'Orphée est antérieure au Verbe, origine et fin de toutes choses. La voix d'Orphée est sa propre lyre, son qui ne sonne pas, constellation dans l'infini des cieux.

Postérité d'Orphée

Parce qu'il parle le langage de l'origine, Orphée, initiateur des mystères et des arts, connaît une extraordinaire postérité. Prophète et musicien, il donne à la philosophie, en son sens étymologique d'amour de la sagesse, ses premiers fondements. Bergson ne s'y trompe pas, qui, dans les *Deux sources de la morale et de la religion* voit dans l'orphisme le

13¹³ *Natya Shastra* I, in Daumal, *Bharata*.

14¹⁴ Diodore de Sicile, *Mythologie des Grecs*, IV, 1.

15¹⁵ René Daumal, *Bharata, L'Origine du Théâtre*, Gallimard, p. 92.

16¹⁶ *Agneya Purana*, idem.

17¹⁷ *Vishnu Purana*, idem.

prolongement de l'ivresse dionysiaque et dans le pythagorisme celui de l'orphisme. Or c'est au pythagorisme que remonte l'inspiration première du platonisme. Bien que fondateur supposé de la rationalité, Socrate présente ainsi bien des traits "irrationnels", voire "chamaniques". Platon met implicitement en parallèle l'enthousiasme philosophique avec celui de la révélation divine que procure la mania. Alcibiade fait référence aux transports bachiques lorsqu'il déclare : ...vous avez pris votre part du délire philosophique et de ses ivresses¹⁸. La sagesse n'est pas loin de la bacchanale et de ses folies. La vision du poète ou du devin n'est pas différente de celle du philosophe. Le mythe de la Caverne, dans la *République*, rappelle le souvenir de ces grottes sacrées, comme celle du mont Ida en Crète, où furent initiés Pythagore comme Epiménide. Appelé *theios aner* (homme divin), le philosophe est rempli de lumière¹⁹. Il doit tendre à l'immortalité²⁰.

La popularité d'Orphée lui vaut de devenir aux yeux des premiers chrétiens un précurseur du Christ. Orphée est représenté assis sur un rocher, entouré d'animaux sauvages ou domestiques qui l'écoutent fascinés. Les iconographes l'identifient au roi David, ancêtre mythique du Christ. Ils projettent en lui leur nostalgie de l'Eden et de l'état d'innocence, antérieur à la distinction du bien et du mal. Par la suite, Orphée n'est plus entouré que de brebis et de colombes. Parfois même, comme le Bon Pasteur, il porte une brebis sur ses épaules. Il prend plus rarement l'aspect du crucifié avec la légende *Orpheos Bakkikos* - Orphée Bacchant -.

Les apologistes chrétiens récupèrent l'orphisme. Ils suivent en cela une habitude propre aux exégètes juifs. Inventant de toutes pièces des révélations et des oracles, ces derniers font d'Orphée un adepte de leur foi. Orphée est censé abjurer le polythéisme pour ne reconnaître que le seul vrai Dieu. Les faussaires tentent ainsi de prouver l'antériorité de la révélation biblique sur la sagesse antique²¹.

Comme Jésus, Orphée est la Voie, la Vérité et la Vie. Comme David, Orphée pacifie le mental et transmet l'Esprit grâce à son instrument. Alors que Clément d'Alexandrie voit en Orphée un devin inspiré, Eusèbe de Césarée en fait un théologien monothéiste chantant les louanges d'un Dieu unique. De même que le Verbe de Dieu, Orphée charme les animaux sauvages²². A travers le filtre de l'orphisme, les épisodes miraculeux de la légende de Dionysos sont transférés à celle de Jésus. Justin prétend même que la philosophie grecque serait tributaire de Moïse : Orphée et Pythagore auraient reçu en Egypte la révélation du monothéisme. Il est vrai que certaines paroles attribuées à Orphée peuvent revêtir cet aspect d'un point de vue exotérique : *L'Unique né de lui-même pour engendrer le monde... Car il est maître du début, du milieu et de toute fin*²³.

Avec le triomphe du christianisme, les Pères de l'Eglise font table rase du passé. Saint Augustin prétend dans son *Ad Faustum* que les prédictions attribuées à Orphée ne peuvent au mieux servir qu'à réfuter *la vanité de la pensée païenne*. Pour d'obscures raisons, l'Eglise décide de bannir la musique des services religieux. Héritage du paganisme, la musique apparaît comme un divertissement futile en des temps où l'on attend la fin des temps. A moins que sa sonorité enchanteresse n'en fasse un attribut diabolique. Quoi qu'il en soit, l'orphisme n'aura plus qu'une influence indirecte et souterraine à travers l'hermétisme et le

18¹⁸ *Banquet*, 218 b, trad. L. Robin, Platon, *Œuvres complètes*, I, La Pléiade, Gallimard.

19¹⁹ cf Plutarque, *Isis et Osiris*, 77 ; *De prof. in virt.*, X.

20²⁰ Aristote, *Ethique à Nicomaque*, X, 7.

21²¹ cf H.N. Bate, *Sibylline Oracles*, in H. Schonfield, *Jésus, Messie ou dieu ?* Pygmalion, p. 56.

22²² Eusèbe de Césarée, *Panegyrique de Constantin*, XIV, 5.

23²³ trad. J. Lacarrière, *Orphée, Hymnes...*, Imprimerie nationale, p. 253-255.

néoplatonisme. Il connaît le même discrédit que celui jeté sur les différentes écoles gnostiques, accusées par l'Eglise d'être une émanation directe du paganisme. Ainsi, parlant des Séthiens, Hippolyte assure qu'ils s'inspirent des rites et des mystères révélés par Musée, Linos et Orphée.

Si l'orphisme s'occulte, le mythe continue de hanter les mémoires. La littérature du Moyen-Âge est influencée par l'œuvre moralisatrice de Boèce, la *Consolation de Philosophie*. Pour Boèce, Orphée est l'exemple même de l'homme qui tourne son regard vers les préoccupations matérielles alors qu'il pourrait atteindre l'illumination. Fulgence adopte une interprétation artistique et joue sur l'étymologie des noms : Orphée ("meilleure voix") est la capacité des mots à émouvoir l'auditeur ; Eurydice ("jugement profond") l'harmonie mystique des tons. Aristée ("meilleur"), qui apparaît chez Virgile, est l'homme qui recherche les secrets de l'harmonie. S'inspirant de Fulgence, plusieurs chroniqueurs feront d'Orphée un champion de l'éloquence ou de la musique. Boèce et Fulgence représentent ainsi deux modes d'interprétation allégorique. Boèce illustre l'approche moralisante, Fulgence l'approche musicale et rhétorique.

Pour Boèce, Orphée est l'âme humaine qui, s'évadant du corps et se dirigeant vers l'Un, succombe en définitive sous le poids du désir. L'amour terrestre retient sur terre. En faisant d'Eurydice un obstacle, Boèce porte implicitement un jugement négatif sur le deuxième sexe. Vers 904, Rémi d'Auxerre inaugure une longue série de commentaires qui dévalorisent Eurydice, image du désir qui perd le chercheur de vérité, *comme Orphée a perdu sa femme en regardant en arrière*²⁴.

Les commentateurs de Boèce s'efforcent de trouver une allégorie morale dans le mythe antique. Innombrables sont les exégèses d'une œuvre qui connaît une extraordinaire diffusion. Pour Guillaume de Conches (1080 - 1145), Eurydice fuit la vertu (Aristée) et descend en enfer, c'est-à-dire au pays de la volupté. Orphée (l'intellect) représente la sagesse et l'éloquence, Eurydice la concupiscence. Bien qu'aspirant à la vérité, Orphée n'a pas la volonté de se séparer de la passion. En se retournant, il perd tout car *quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu*²⁵. Le plus répandu de tous les commentaires de la *Consolation* est celui de Nicolas Trivet en 1307. Prototype de l'humaniste maître de sagesse et d'éloquence, Orphée est un poète-chanteur aimé des dieux. Fils de Calliope et de Phœbus, il ramène à la raison les impies grâce à la douceur de sa lyre. Eurydice est la part affective de l'homme à laquelle la vertu (Aristée) désire s'unir. Fuyant la vertu, Eurydice s'abandonne aux préoccupations mondaines et chute en enfer. Si Orphée apaise des dieux grâce à son éloquence, le poids des délices entravent son ascension. Comme d'autres, Pierre de Paris donne en 1309 une fin heureuse à l'entreprise d'Orphée qui retrouve sa femme mais devient aveugle. Que reste-t-il de l'amour sous la gangue scolastique de ces lourdes allégories morales ?

Les *Métamorphoses* d'Ovide deviennent le terrain où s'opposent le vice et la vertu. Alors qu'Arnoul d'Orléans voit en Orphée un sage et un merveilleux musicien, Eurydice succombe au serpent du mal. Orphée perd sa femme à cause d'une faute de jugement. En le dissuadant de la sauver encore, Cerbère lui évite une seconde régression. Orphée fuit les femmes, enclines aux plaisirs et aux vices. Voilà pourquoi il meurt lapidé par celles-ci. Tout aussi aimable est le distique de Jean de Garlande :

Le champ est le plaisir, la femme la chair, la vipère le poison,

²⁴ cité par J. B. Friedman, *Orphée au Moyen Âge*, Cerf, p. 125.

²⁵ Lc, IX, 62.

*L'homme la raison, le styx la terre, la lyre la parole*²⁶

Au début du XIV^e siècle, les *Allégories* de Giovanni del Virgilio donnent un condensé romanesque des Métamorphoses. Fils du dieu de la sagesse et de la muse de l'éloquence, époux d'Eurydice (" profond jugement "), Orphée est aussi savant qu'éloquent. Bien qu'accompagnée par l'esprit divin (Aristée), Eurydice est tuée par le serpent (le diable). Voulant revoir trop tôt son épouse, Orphée la perd une seconde fois. Il voue son âme à Dieu et manifeste son mépris des femmes. Son amour des hommes signifie qu'il agit de manière virile. Par sa décision de s'unir à Dieu, Orphée fait preuve du plus profond jugement qui soit : *C'est pourquoi il est mort au monde. Car de tels hommes meurent au monde. Et ainsi, il retrouva Eurydice*²⁷.

L'*Ovide Moralisé*, probablement écrit par un franciscain vers la fin du XIII^e siècle, parachève la christianisation des Métamorphoses. *Le serpent de mortel vice* est identifié au serpent de la Genèse, et par voie de conséquence Eurydice à Eve. Eurydice, l'épouse folle et obstinée, est l'allégorie de la sensualité. Le voyage d'Orphée aux enfers est comparé aux œuvres des prophètes et les sept cordes de sa lyre symbolisent les sept vertus. Orphée anticipe de la victoire du Christ qui, jouant de sa harpe, tire de l'enfer les âmes condamnées par le péché d'Adam. Il est remarquable que la croix soit ici remplacée par l'instrument d'Orphée. Manifestation du Logos, la lyre a pouvoir sur le roi des enfers.

Dans son *Reductorium morale*, composé dans la première moitié du XIV^e siècle, le bénédictin Pierre Bersuire assimile Orphée au Christ. Pour donner du mythe l'exégèse chrétienne la plus poussée, il n'hésite pas à soutenir successivement plusieurs explications contradictoires. Orphée est le Christ uni dès le commencement à l'âme humaine (Eurydice) qu'il sauve des enfers où elle avait chuté après avoir saisi le fruit défendu. Orphée-Christ ramène son épouse à la lumière du jour en chantant ce verset du *Cantique des Cantiques* : *Monte, ma bien-aimée et viens*. Persuadé comme Saint Paul que tout ce qui a été écrit dans le passé l'a été pour notre instruction, Bersuire interprète les moindres détails du mythe de la façon la plus arbitraire. Ce qui lui vaudra de se faire traiter par Rabelais de *vray croquelardon*.

Cependant, dès le XII^e siècle, Orphée est dépeint sous les traits d'un amant modèle et chevaleresque. Eurydice acquiert une nouvelle stature, symbolisant tantôt le bien tantôt le mal à côté de son époux. Elle devient le côté passionné ou concupiscent de la nature, qui l'attire en enfer, autant que le Bien qui la sauve. Certain récit voit dans l'amour d'Orphée pour Eurydice une anticipation de celui du Christ pour l'Eglise. Un autre fait des deux amants les symboles de l'art oratoire et de son sujet. En définitive, c'est la relation unissant les deux héros qui devient le nœud de l'intrigue. Orphée et Eurydice forment un vrai couple d'amants, dans la tradition courtoise. Ménestrel des temps nouveaux, Orphée chante l'amour triomphant, l'amour plus fort que la mort. Thierry de Saint Trond évoque Eurydice arrachée aux enfers lors de la seconde tentative d'Orphée :

*Courageusement, il arrache de force au Styx ce qu'il voulait.
Ainsi, l'art, avec l'aide d'un ardent désir, vainc la nature,
Prouvant que tout tend vers Dame Vertu*²⁸.

²⁶ cité par J.B. Friedman, *Orphée au Moyen-Âge*, Cerf, p. 151.

²⁷ idem p. 153.

²⁸ idem p. 200.

L'influence de l'Amour accentue la noblesse du héros et son pouvoir de séduction. Un traité du quinzième siècle consacré à l'Art poétique fait d'Orphée l'archétype de l'amant : *Orphée fut un puissant homme et loyal ardent amoureux, et est dit dieu de mélodie*²⁹. De nombreuses illustrations montrent Orphée jouant de la harpe et sauvant Eurydice que les démons consentent à lui rendre au seuil de l'enfer.

L'aventure de ces nouveaux héros courtois est transposée dès le XIV^e siècle dans un monde féerique, proche de l'Autre Monde celtique. Il en va ainsi dans deux romans de la littérature anglaise. Selon l'auteur anonyme du *Sir Orfeo*, Eurydice endormie sous un arbre est enlevée par le roi de féerie à l'heure fatidique à laquelle apparaît le démon de midi. Orphée se rend dans ce monde parallèle dont il charme les souverains puis ramène son épouse sur terre. Pour Robert Henryson, dans son *Orpheus and Eurydice*, la réputation du roi sire Orphée est telle que c'est la reine de Thrace, Eurydice, qui le fait chercher pour l'épouser en grande pompe. Mordue par un serpent alors qu'elle fuyait Aristée, Eurydice est emportée par la reine des fées, Proserpine. Orphée se retire dans les bois puis monte au ciel en quête d'Eurydice. De sphère en sphère il apprend les secrets de l'harmonie divine et rend hommage à Vénus. Puis, il descend aux enfers en surmontant tous les obstacles grâce à sa harpe. Il enchante Pluton et Proserpine en jouant de son instrument, reconquiert Eurydice, puis la perd à nouveau. Dans son impatience, Orphée a oublié que le but réel de sa quête est la connaissance de soi. Il médite alors sur la vanité du monde et la fugacité des amours terrestres. S'il perd une femme, Orphée gagne la sagesse. Au terme d'une véritable initiation, Orphée acquiert la connaissance.

Dante qui, pour l'amour de Béatrice, se rend dans l'au-delà voit en Orphée un héros civilisateur, poète et philosophe, capable de transformer tous les esprits : *Orphée, par le son de sa lyre, charmait les animaux sauvages. Il attirait à lui les arbres et les rochers. Cela veut dire que le sage, par la seule puissance de sa voix, attendrit et rend humbles les cœurs les plus durs*³⁰. Dante admet Orphée dans la partie lumineuse des limbes, réservée aux âmes vertueuses. Il est en cela fidèle à l'enseignement de Thomas d'Aquin qui, fait d'Orphée le premier sage de la Grèce : *Chez les Grecs, les premiers qui ont été célèbres pour leur science furent des poètes-théologiens, ainsi appelés parce qu'ils ont composé des chants divins. Il y en eu trois, Orphée, Musée et Linus, parmi lesquels Orphée fut le plus célèbre*³¹.

Inspirateur de la tradition musicale, Orphée est invoqué pour parrainer les innovations de cet art. Au XIV^e siècle une ballade " subtile " de Johannes Suzoy se réfère aux maîtres anciens pour louer l'*ars nova* : Pythagore, inventeur des règles mathématiques de la musique, Jubal, ancêtre de tous les joueurs de harpe et de flûte³², et enfin Orphée, capable d'émouvoir le monde animé comme le monde inanimé. Les musiciens appartiennent à une chaîne qui relie l'ancien au moderne :

*Pythagore, Jubal et Orphée
Furent premiers pères de mélodie...
Aussi doivent ceux qui aujourd'hui vivent
Leur science louer et leur maîtrise
Pour bien prouver que la musique est source
De tout honneur et d'amour souverain*³³.

29²⁹ idem p. 206.

30³⁰ Dante, *Banquet*, II, I, 3.

31³¹ *Commentaire à la Métaphysique d'Aristote*, cité par J.B. Friedman, p. 326.

32³² *Genèse*, IV, 21.

33³³ cf Ferrara Ensemble, dir. Crawford Young, *Fleurs de vertus*, Arcana/WDR.

Pour Thomas de Walsingham, auteur d'un *Archana deorum* aux débuts du XV^e siècle, Orphée est l'inventeur du nombre des intervalles et de leur harmonie. Voilà pourquoi on l'appelle fils d'Apollon et de Calliope. Il illumine autant par la clarté de son esprit que par l'aménité de son éloquence. Prêtre et théologien, il institue les mystères. Il apaise et civilise les hommes vivant parmi les animaux féroces. Tel un gentilhomme de la Renaissance, il adoucit les mœurs et élève l'esprit.

Le rapprochement entre David et Orphée s'impose naturellement. Comme David chasse l'esprit malin qui a assailli Saül, Orphée charme les animaux et apaise les divinités infernales. La magie de leur art est une anticipation des miracles du Christ. Les Hymnes d'Orphée sont aussi divinement inspirés que les Psaumes de David. De même que David loue la gloire des cieux et exalte la toute-puissance de Dieu, Orphée fait résonner sur sa lyre le chant du cosmos et le cours des étoiles. De leur bouche émane le Verbe créateur.

Nombreux sont les poètes qui évoquent le pouvoir de guérison des harpes de David et d'Orphée. Selon Christine de Pisan (1363-1431), Orphée *tant mélodieusement faisait sons à la harpe que par les proportions des accords tant à point ordonnés il guérissait de plusieurs maladies et les tristes faisait être joyeux*³⁴. Orphée révèle les choses divines : *Les premiers, qui par manières de fables ont traité des principes des choses, ont été dits poètes, si comme Orphée et aucuns qui furent ainsi que les sept sages*³⁵. Philosophe et métaphysicien, Orphée est aussi le poète lyrique qui seul sait chanter l'amour. Le règne d'Orphée charmant les bêtes féroces annonce le royaume que le Messie, issu de la lignée de David, doit instaurer sur terre. Alors le loup cohabitera avec l'agneau, le mal sera banni, le royaume sera rempli de la connaissance de Dieu³⁶.

L'Âge d'Orphée est synonyme d'Âge d'or. Et c'est encore Orphée qu'invoque Rabelais. Au cours de l'épisode des " paroles gelées ", les compagnons de Pantagruel entendent des voix dans les airs. Celui-ci se demande s'ils n'ont pas retrouvé aux confins du pôle nord la trace du chantre légendaire. Le chant de sa voix et le son de sa lyre, pris dans la glace depuis des siècles, sont à nouveau audibles : *Nous serions bien ébahis si c'étaient la tête et la lyre d'Orphée. Car, après que les femmes Thraciennes eurent Orphée mis en pièces, elles jetèrent sa tête et sa lyre dedans le fleuve Hèbre ; icelles par ce fleuve descendirent jusqu'à la mer Pontique, jusqu'en l'île de Lesbos toujours ensemble et sur mer nageantes. Et de la tête sortait continuellement un chant lugubre, comme lamentant la mort d'Orphée ; la lyre, à l'impulsion des vents mouvant les cordes, accordait harmonieusement avec le chant*³⁷.

L'Un guide Orfée

A la fiction du dégel des paroles d'Orphée correspond le réveil des arts et des lettres sous l'influence de l'Antiquité retrouvée. Avec la Renaissance, les philosophes reprennent le flambeau de l'orphisme. La légende d'Orphée et le pouvoir fabuleux de son chant ne peuvent que séduire les esprits épris de renouveau, dont Florence est le premier creuset. Mécène et musicien, auteur lui-même d'un *Triomphe de Bacchus*, Laurent de Médicis dit le Magnifique encourage la floraison des arts et la redécouverte des traditions de la Grèce antique. La musique est fête de l'instant, ivresse de l'amour : *Que quiconque veut être gai le soit, car de*

³⁴ Christine de Pisan, *Avison*, cf. J.B. Friedman, Orphée au Moyen Âge, Cerf, p. 188.

³⁵ *Le livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, idem p. 326.

³⁶ *Isaïe XI*, 6-9.

³⁷ *Le Quart Livre*, 55 ; Rabelais, *Œuvres complètes*, l'Intégrale/Seuil, p. 731.

demain, rien n'est certain. En 1480, Ange Politien, protégé de Laurent, proche de Marsile Ficin et de Pic de la Mirandole, écrit pour la cour de Mantoue une émouvante élégie musicale intitulée *La Favola di Orfeo*. Cette pièce, première ébauche d'un livret d'opéra, marque la renaissance du mythe d'Orphée. Bien qu'il suive Ovide et Virgile, Ange Politien les dépasse : Orphée est le verbe poétique victorieux de la mort. Source de l'Harmonie universelle, la musique illumine purifie l'âme :

*Comme l'image de l'étoile se reflète dans le miroir,
comme, composée par un verre pur,
la force limpide de la fontaine s'embrase au rayon du soleil,
ainsi les harmonies du ciel façonnent et enflamment
les âmes brillantes et mélodieuses des poètes*³⁸.

En 1500, sont publiés à Florence plusieurs manuscrits de l'Antiquité, parmi lesquels les *Hymnes orphiques* et *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes. Ces textes ont déjà circulé entre les mains des humanistes italiens, puisque Marsile Ficin cite à plusieurs reprises les Hymnes dans sa *Théologie platonicienne* composée peu de temps auparavant. Orphée serait l'initiateur d'une Révélation primordiale et Ficin n'hésite pas à suivre à la lettre les indications contenues dans les Hymnes. Le chant est le point de rencontre entre l'homme et l'univers ; la musique l'écho de l'harmonie des sphères. Orphée est le poète divinement inspiré, fondateur de toute métaphysique et de toute philosophie, maître et précurseur de Pythagore et de Platon. Art divin, la musique est capable de remédier à tous les maux physiques, mentaux et spirituels. Il n'existe qu'une seule religion universelle : la connaissance de soi permet d'atteindre l'Absolu. Ficin développe une théologie d'Orphée selon laquelle, la Mémoire, mère des Muses et épouse de Zeus, contient toute l'intelligence et toute la connaissance divine. L'harmonie musicale reflète l'harmonie de l'univers au sein duquel tout se ramène à l'unité : *Orphée place tous les dieux en un seul: Jupiter*. Grâce au pouvoir de sa lyre, Orphée poète, prophète et prêtre accède à l'Absolu. Par la puissance de l'Amour, il abolit la dualité car l'Amour régit l'unité entre l'homme et Dieu, entre l'homme et le monde. Nouvel Orphée, Marsile Ficin apparaît, dans l'*Altercazione* de Laurent le Magnifique, comme un vieux pasteur, portant la lyre mythique. Le nouvel âge d'or voit avec la renaissance des arts libéraux celle de l'antique chant d'Orphée : *Et cela, à Florence...* Premier traducteur français de Ficin, Guy Le Fèvre de la Boderie, dans son *Encyclie des secrets de l'éternité*, publiée en 1570, se pose en héritier de l'orphisme : *Comme Orfée est unique, aussi l'Un guide Orfée*³⁹.

Pic de la Mirandole défend l'unité de toutes les traditions. La vérité est une, elle parle la langue d'Athènes et de Rome comme celle d'Égypte et de Syrie, de Perse et de Babylonie. Toutes les écoles n'ont fait qu'en exprimer une part. Orphée est le chantre de la divinité solaire dont la lumière disperse les ténèbres de l'ignorance et apaise les passions animales, ouvrant ainsi la voie de la gnose : *Orphée dit que l'amour est " sans yeux ", parce qu'il est au-delà de l'intellect ; Orphée... affirme qu'Amour est le plus ancien de tous les dieux*⁴⁰. Pic de la Mirandole découvre une parenté entre l'orphisme et la Cabale juive. Il assimile par exemple Nyx, la Nuit des *Théologies d'Orphée* avec *En-Sof*, la Cause première mystérieuse et incompréhensible, transcendant même la pensée divine. Il rapproche la *Pallas* orphique du *Hokhma* cabalistique, à la fois Sagesse et Esprit caché⁴¹. Ces thèses seront bien

³⁸³⁸ *Nutricia*, 158-162, in J. Richer, Gérard de Nerval, Trédaniel, p. 154.

³⁹³⁹ J.B. Friedman, *Orphée au Moyen Âge*, Cerf, p. 296.

⁴⁰⁴⁰ Pic de la Mirandole, *900 conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques*, 605, 624, Scheffer, Allia.

⁴¹⁴¹ *idem*, 812, 838.

sûr condamnées par la Papauté, fidèle à l'édit de l'empereur Julien : *Contentez-vous de croire et cessez de vouloir connaître.*

...suivant les pas d'Orphée

Le renouveau de la poésie et des arts va de pair avec la renaissance d'Orphée. Pour Ronsard, le don de poésie fait du poète un inspiré, un prophète qui connaît *la nature et les secrets des cieux*. La poésie est comme la musique une expression de l'harmonie universelle. A l'égal d'Orphée, Ronsard se proclame fils de Calliope :

*Dieu est en nous, et par nous fait miracles :
D'accords mêlés s'égaie l'Univers.
Jadis en vers se rendaient les oracles,
Et des hauts Dieux les hymnes sont en vers⁴².*

*Je veux, plein de fureur, suivant les pas d'Orphée,
Rechercher les secrets de Nature et des Cieux⁴³...*

Du Bellay se souvient de la puissance de la *harpe thracienne* pour évoquer l'antique fureur et la gloire des Romains d'autrefois⁴⁴, ou mieux encore pour mettre en parallèle l'immortalité de Ronsard avec celle d'Orphée :

*Jà du laurier vainqueur tes tempes se couronnent,
Et jà la tourbe épaisse à l'entour de ton flanc
Rassemble ces esprits, qui là-bas environnent
Le grand prêtre de Thrace au long sourpelis blanc⁴⁵.*

Mais à notre époque, qui serait capable d'être Orphée ? écrit Lope de Vega. Orphée est le modèle de l'Âge d'or auquel devraient se référer les modernes. A l'opposé d'un Don Juan, il est *Le mari le plus constant*. Dans cette version *a lo humano* de la fable mythologique, Orphée accède à une connaissance à laquelle ne peut prétendre le commun des mortels. Enfant de Phœbus, il apporte la lumière. Il charme de sa lyre l'univers puis vainc la mort et l'oubli qu'imposent les eaux du Léthé. Il reste néanmoins un homme, soumis aux limites de sa condition. Il suffit d'un regard impur sur Eurydice pour annuler sa victoire et tout espoir d'amour parfait sur terre. Dans son *Divin Orphée*, Calderon donne par contre une interprétation *a lo divino* du mythe dont il fait une allégorie chrétienne de la Rédemption : Orphée est le Christ, le serpent le mal, Eurydice Eve... La reine de la mort devient celle de la vie. Accompagnée du cinquième jour, -celui de l'Eucharistie-, elle monte avec Eurydice sur la nef libératrice. Au milieu de chants de liesse, Eve-Eurydice symbole de la nature humaine est sauvée par la Résurrection d'Orphée-Christ.

Si la musique est l'aliment de l'amour⁴⁶, William Shakespeare ne fait que quelques brèves allusions au chant d'Orphée. La musique transforme le farouche regard des animaux sauvages en timide extase, dit Lorenzo à Jessica : *Aussi les poètes ont-ils feint qu'Orphée attirait les arbres, les pierres et les flots, parce qu'il n'est point d'être si brut, si dur, si*

⁴² Pierre Ronsard, *A Calliope*, Odes II, 2.

⁴³ Pierre Ronsard, *Hymne de l'Eternité*.

⁴⁴ Joachim Du Bellay, *Les Antiquités de Rome*, 25.

⁴⁵ Joachim Du Bellay, *Les Regrets*, 20.

⁴⁶ *Le Soir des rois* I,1, Shakespeare, Œuvres complètes II, La Pléiade, Gallimard, p. 175.

*furieux, dont la musique ne change pour un moment la nature*⁴⁷. Lorsque, pour dissiper ses soucis, la reine Catherine demande à l'une de ses dames de compagnie de prendre son luth, celle-ci entonne ce chant :

*Orphée avec son luth forçait les arbres
Et les cimes glacées des montagnes
A ses accords, plantes et fleurs
Croissaient sans cesse, comme si le soleil et la pluie
Eussent fait un éternel printemps*⁴⁸.

Les vers de Shakespeare, parfois attribués à John Fletcher, rappellent la force et l'émotion que porte en lui le chant, même s'il ne s'agit que de distraire les princes. Une telle idée traverse les siècles et les continents. Auteur en 1642 environ d'un recueil de lieder, dont celui intitulé *Zum Lobe der Musik*, Gabriel Voigtländer voit dans Orphée l'initiateur et l'inspirateur de toute musique et donc de toute thérapie de l'âme et du corps. Il aurait instauré la coutume de soigner les malades en leur jouant des airs appropriés. Comme à l'époque d'Orphée ou de David, la musique chasse la tristesse, apporte la joie et donne à l'esprit une seconde jeunesse :

*Lorsque Orphée, jouant de son instrument
chantait mélodieusement, toute la nature le suivait,
les animaux, les arbres, les rochers et même les rivières.
Chantant Eurydice, il conquiert toute la Thrace
si entièrement avec sa lyre que tous se mirent à danser*⁴⁹...

*

ORPHEE ET LA NAISSANCE DE L'OPERA

La musique sacrée connaît un nouvel essor grâce à la Contre Réforme. La Papauté souhaite attirer les foules en transformant la messe en revue à grand spectacle. Non sans succès puisqu'en 1613, au Portugal, on constate que beaucoup ne fréquentent les églises que pour entendre des *vilancicos*, œuvres d'origine profane en langue vernaculaire. Destinée à célébrer la rencontre des rois d'Espagne et du Portugal, à la Noël de 1576, la messe de minuit est entrecoupée de *chançonetas*, de comédies jouées par des castrats et de poésies chantées par des enfants de chœur à la gloire des souverains. Lors de la fête pour l'arrivée des reliques d'un saint à la cathédrale de Viseu au Portugal, le prêtre dirige l'exécution des *vilancicos* avec une telle grâce et une voix si argentine que tous les fidèles s'écrient : *Vive le Père Orphée de Santa Cruz*⁵⁰.

Orphée est la musique et l'opéra naît avec l'*Euridice* de Jacopo Peri. Très exactement en 1600, à Florence, à l'occasion du mariage de Marie de Médicis et du roi de France Henry IV. Chargé de célébrer les noces royales, Jacopo Peri souhaite rendre hommage à la Grèce antique. Il s'inspire des travaux de Vincenzo Galilei, auteur en 1581 du

47⁴⁷ *Le Marchand de Venise* V, 1, idem I, p. 1260.

48⁴⁸ *Henri VIII*, III, 1, idem I, p. 866.

49⁴⁹ cf. R. A. Morgan, E. Witsenburg, *Orpheus with his lute*, Globe.

50⁵⁰ Rui Vieira Nery, Paulo Ferreira de Castro, *Histoire de la musique*, Europalia, Portugal, p. 74.

Dialogue de la musique antique et moderne, qui signale le premier l'existence de trois hymnes de Mésomède de Crète du II^e siècle après J.C. Galilei prône un retour à la mélodie incantatoire et sacrée des anciens. Véritable hymne à l'amour, l'opéra de Peri voit Vénus guider Orphée jusqu'aux enfers. Orphée ramène Eurydice à la clarté diurne car la lumière vainc les ténèbres :

*Adorable Mère de l'Amour, surgis donc des vagues,
et de tes douces étincelles d'or
dissipe l'obscurité de la nuit.
Que la belle fiancée paraisse dans le sombre silence⁵¹...*

Enfin Monteverdi vint. Peintre des sentiments et de la " guerre d'amour ", celui-ci confie être ému par le caractère humain de ses personnages, Ariane comme Orphée. Dépassant le rôle de servante du texte qu'elle gardait chez Peri, la musique vise à une parfaite unité tant avec la lettre qu'avec l'essence du livret. Les italiens appellent *affeto* cette tension intérieure qui donne toute sa signification au drame musical. La parole est transfigurée en son pur. Le mot revit à travers le sentiment qu'il porte. L'*Orfeo* (1607) est un chef d'œuvre absolu. Incarnation du caractère initiatique et sacré de son art, Orphée à la lyre d'or est le maître du son. Capable de toucher les dieux mêmes, il retrouve sa bien-aimée malgré tous les obstacles. Dès le prologue, la Musique exalte ses exploits :

*Je viens poussée par le désir de vous parler d'Orphée,
D'Orphée qui attira par son chant les bêtes féroces,
Et qui soumit l'enfer par ses prières,
Gloire immortelle du Pinde et de l'Hélicon⁵².*

En descendant dans le domaine de Pluton, Orphée ne peut ramener qu'une ombre. En enfreignant l'ordre qui lui interdit de se retourner, il ne perd qu'une illusion. L'épreuve qu'il subit, pour douloureuse qu'elle soit, lui ouvre la porte de l'éternité: *Il sera digne de gloire éternelle / Celui-là seul qui saura se vaincre lui même⁵³*. Tout ici-bas est passager et ne peut nous réjouir longtemps. Ayant connu la souffrance et parcouru les bas-fonds des enfers, l'initié remonte au ciel et retrouve sa condition divine. Apollon descend du Parnasse pour ramener Orphée parmi les Immortels :

*Va, Orphée, pleinement heureux,
Jouir des honneurs célestes...
C'est ainsi qu'obtient la grâce du ciel
Celui qui, ici-bas, a éprouvé l'enfer⁵⁴...*

Orphée découvre dans la voûte étoilée le véritable visage d'Eurydice : *C'est dans le soleil et les étoiles / Que tu retrouveras ses beaux traits⁵⁵*. Tout musicien est un élu appelé à devenir un nouvel Orphée. *Prima la musica o prime le parole ?* L'éternel débat qui agite la création de l'opéra perd son sens. La voix d'Orphée est celle du Verbe. Baignée de lumière, chaque note est un rayon divin, un message de l'Absolu. Chaque note est l'écho direct de *la sonore harmonie de la lyre céleste*. De même que la musique représente l'harmonie du monde, Orphée est l'unité indestructible du chant. Par un trait de génie et une intuition

51⁵¹ cf. R.A. Morgan, E. Witsenburg, *Orpheus with his lute*, Globe.

52⁵² Monteverdi, *Orfeo*, Prologue, Michel Corboz, Ensemble de Lausanne, Erato.

53⁵³ idem, IV, 24 b.

54⁵⁴ idem, V, 28.

55⁵⁵ idem, V, 27 b.

foudroyante, Monteverdi remonte à la source de toute inspiration et de toute initiation. Livrant les clefs du mystère, il dévoile l'essence du mythe qu'il porte à son plus haut niveau poétique et musical.

Quelques années plus tard, en 1619, Stefano Landi compose une tragi-comédie pastorale, *La Morte d'Orfeo*, dans laquelle il raconte la mort tragique d'Orphée déchiré par les Bacchantes. De toutes les scènes, la plus dramatique et sans doute la plus originale montre la muse Calliope rassemblant et enterrant les restes de son fils.

En 1647, un autre italien, Luigi Rossi, est appelé à Paris par le cardinal Mazarin afin de composer à la gloire du jeune Louis XIV une œuvre inspirée du mythe d'Orphée. Premier opéra italien interprété en France, l'*Orfeo* de Rossi, *Tragicomedia Per Musica*, connaît un succès immense. Alors que la musique de Monteverdi reste tributaire de la Renaissance, celle de Rossi est déjà baroque. Si elle se met au service du livret pour en épouser toutes les facettes, elle sert d'abord l'appétit de gloire des puissants du jour. Dans un prologue de circonstance, la Victoire annonce le triomphe d'Orphée sur la mort, mais également la fortune du Roi-Soleil (âgé de neuf ans) et des Lys d'Or de France. La musique épouse la cause de l'absolutisme :

*Et puisque vous voilà prédestinés,
Pour votre éternelle gloire, à vaincre à la fin
Les abîmes, qu'Orphée, aujourd'hui, en présage
Triomphe de l'Enfer⁵⁶!*

La mort volontaire d'Orphée est le prélude à son immortalité. Jupiter lui-même place sa lyre au firmament :

*Que la lyre d'Orphée, au plus haut des Orbes
Eternels, d'une glorieuse éternité soit honorée,
Que ces pures Amours en astres soient changées
Et l'enchâssent, afin qu'on la voie resplendir⁵⁷.*

Orphée est investi d'une mission sacrée. Auteur en 1683 du premier essai de cantate française, Marc-Antoine Charpentier compose *Orphée descendant aux enfers*, pièce empreinte d'une sorte de langueur, propre à calmer les tourments de l'amour et la peur des enfers. Même ceux dont le sort est le plus cruel, Tantale et Ixion, s'exclament :

*L'amour dont le divin flambeau éclaire cet amant
Dans la nuit du tombeau nous a frappés d'un rayon de sa flamme⁵⁸.*

Trois années plus tard, Charpentier crée un opéra de chambre intitulé *La descente d'Orphée aux enfers*. Apollon intervient pour sauver son fils désespéré de la perte d'Eurydice et l'inciter à prouver son talent :

*Où je dressais tes mains dès la plus tendre enfance
Tes chants adouciron ce tyran des Enfers⁵⁹.*

56⁵⁶ Luigi Rossi, *Orfeo*, Prologue, W. Christie, Les Arts florissants, WDR/Harmonia mundi.

57⁵⁷ idem, III, 10.

58⁵⁸ Marc-Antoine Charpentier, *Orphée descendant aux enfers*, H. Ledroit, Ricercar.

59⁵⁹ Marc-Antoine Charpentier, *La descente d'Orphée aux enfers*, I,3, W. Christie, Les Arts florissants, Erato.

*Tant que nous garderons un souvenir si doux
Le bonheur des Enfers rendra le Ciel jaloux*⁶⁰.

Aussi brève qu'originale, la Cantate *Orfeo* de Pergolèse se limite à deux récitatifs et deux airs. Dans le premier récitatif, Orphée, accompagné de l'Amour, parcourt les chemins inconnus du *royaume interdit où s'éteint toute lumière*. Malgré son deuil, le chanteur de Thrace espère avec sa lyre attendre le roi des enfers et changer le cours du destin : *Si ma bien-aimée doit rester avec toi, plus jamais ne seront la miséricorde, ni la justice*. Dans le dernier air, Orphée apparaît indifférent au sort qui l'attend, prêt s'il le faut à demeurer avec Eurydice dans le royaume des Ténèbres. Dès lors qu'il est uni à Eurydice, *le soleil de mes yeux* dit-il, plus rien ne compte pour lui. Dans cette œuvre, écrite par Pergolèse en 1736, peu de temps avant la fin de sa courte existence, au même moment que le *Stabat Mater*, les dernières paroles d'Orphée prennent un relief particulier :

*Je n'ai pas peur de la mort, de la mort.
Uni à mon aimée,
tous les coups du destin
et toute infortune,
je puis, oui je puis supporter*⁶¹.

Orphée ne peut échouer car la musique est souveraine. Dans sa cantate intitulée *Orphée* (1728), Clérambault exalte le courage du *fameux Chantre de la Thrace*. Ignorant toute fin tragique, l'œuvre se termine en apothéose sur un air léger. Le héros triomphant proclame : *Je suis le Fils du Dieu du jour*. Tel est également le choix fait par Christoph Willibald von Gluck en 1762. Son *Orfeo ed Euridice* ouvre un chapitre nouveau de l'histoire de la musique. Au lieu d'accumuler des airs virtuoses, Gluck revient à la retenue et à la concision du théâtre musical afin de *rendre à l'art sa dignité primitive*. L'office de la musique est de servir la poésie sans ornements superflus : *La voix, les instruments, tous les sons, les silences mêmes, doivent tendre à un seul but qui est l'expression ; et l'union doit être si étroite entre les paroles et le chant que le poème ne semble pas moins fait sur la musique que la musique sur le poème*⁶².

Ce retour à l'inspiration de Monteverdi, donc à l'inspiration orphique, se traduit par un allègement du chant et du livret. La musique reste victorieuse. Orphée se retourne sur l'insistance d'Eurydice puis la retrouve définitivement grâce à l'Amour qui les réunit dans la vie. Et l'opéra culmine par un hymne à l'Amour tandis que dans la folle troupe des bergers et des bergères : *Tu triomphes, Amour, et le monde entier rend hommage à l'empire de la beauté*⁶³ ! Connue sous différentes versions, en italien et en français, parfois agrémentée de pages riches de fantaisie et de nuances expressives composées par Ferdinando Bertoni, lui-même auteur sur le même livret d'un *Orfeo*, l'œuvre de Gluck finit par sombrer dans l'oubli.

Le Génie d'Orphée

D'un esprit totalement différent est l'ultime opéra composé par Joseph Haydn en 1791. Orphée apparaît comme un philosophe proche de l'esprit des Lumières. Le chant d'Orphée qui apaise tant les Mânes que les animaux est une allégorie de la philosophie naturelle, morale et civile.

⁶⁰ idem II, 4.

⁶¹ Pergolesi, *Orfeo* (Cantata), Camerata Budapest, Michael Halasz, Naxos.

⁶² lettre à La Harpe (1777), in S. Jacquemard, J. Brosse, *Orphée*, Bayard Editions, p. 213.

⁶³ Gluck, *Orfeo ed Euridice*, Vienna State Opera, Sir Charles Mackerras, Vanguard Classics.

Le roi Créon, père d'Eurydice, s'oppose à l'union de sa fille et d'Orphée. Eurydice parvient à le convaincre, mais meurt le jour même de ses noces piquée par un serpent. La Sibylle de l'Averne accepte de guider Orphée et de l'initier en lui ceignant le front du laurier sacré. L'antique prophétesse n'est autre que le Génie intérieur :

*Pour elle, pour la revoir un seul instant,
je suis prêt à affronter
d'un pas ferme tous les dangers.
Je ne crains pas les hurlements féroces
du molosse tricéphale. Non, je ne crains pas
les Euménides sans pitié, les pleurs éternels,
la roue, le rocher, le dévoreur, l'Averne⁶⁴.*

Orphée ne peut contempler le visage de sa bien-aimée qu'un bref instant. L'interdit fatal n'est nullement exprimé par Pluton. Alors qu'Eurydice voilée approche et qu'il est déjà trop tard, le Génie et le cœur, au dernier moment, préviennent Orphée. Eurydice, qui n'est pas au courant, se précipite au-devant de son époux. Le temps que leurs regards se croisent, elle disparaît ainsi que le Génie.

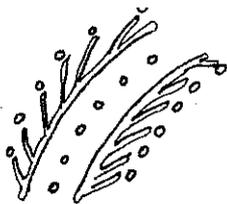
Le Génie, ce mystérieux esprit de la philosophie, est incontestablement le personnage le plus original. Considéré par les romains comme le double, le moi intérieur de chaque être, le Génie est l'équivalent du *daimon* des grecs. Divinité attachée dès la naissance, il donne à chacun son *ingenium*, son individualité. Guide des enfers, c'est une autre image de l'Ange ou de la *Daena* des traditions iraniennes. Sorte de miroir lumineux de l'Esprit, de double féminin de l'âme, la *Daena*, sous l'aspect d'une jeune fille, apparaît à l'âme pure aux portes de l'au-delà et l'aide à franchir le pont de l'autre rive. Eurydice est le miroir d'Orphée, le cœur de son cœur. Le Génie également. Le Génie ordonne à Orphée de ne plus regarder l'apparence physique, de ne plus s'attacher à la forme. Il disparaît en même temps qu'Eurydice puisque dans le regard unifié d'Orphée il n'y a plus de place pour son propre reflet. La musique rassemble les éléments épars de l'individualité.

La musique savante manque à notre désir. Dans le *Conte* de Rimbaud, le Prince et le Génie s'anéantissent l'un dans l'autre : *Le Prince était le Génie. Le Génie était le prince.* L'Eurydice immortelle est intérieure. L'un ne peut voir le deux autrement qu'en lui-même. Tel est le sens de l'histoire de Madjouné et de Leïla, couple célébré par la littérature soufie. Epris l'un de l'autre dès l'enfance, ils ne peuvent profiter que de brèves rencontres en raison de l'opposition du père de Leïla. La folie d'amour de Madjouné est proverbiale. Ne va-t-il pas jusqu'à dire un jour à sa bien-aimée : *Eloigne-toi de moi.* Non par dédain mais par amour car l'aimée intérieure est infiniment plus présente dans le cœur de l'Amant que son apparition physique : *Je suis qui j'aime, et qui j'aime est moi.* Celui qui a fait le deux un est à la fois l'Amant, l'Aimée et l'Amour lui-même. Il est, pour reprendre une expression d'Henri Corbin, *l'œil par lequel Dieu se contemple soi-même*

... maintenant Madjouné est Leïla, Leïla est Madjouné.

*Ils sont fondus l'un dans l'autre, tel le lait et le vin,
ils ont échappé à la tare de la dualité.*

L'unité s'étant manifestée, la dualité ne peut pénétrer dans ces lieux.



Yves
(à suivre)

⁶⁴ Haydn, *L'anima del filosofo ossia Orfeo ed Euridice*, III, 3, Academy of Ancient Music, Hogwood, Decca.

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Le psychique et le gnostique

Sous l'emprise de la pensée, les sens sont des intermédiaires déformants. Ce n'est pas l'information qui est en cause, c'est l'interprétation : l'image est vue à la lumière réfléchie du soleil, lumière qui est image et cache la lumière. La lumière originelle, la lumière du vrai soleil est perdue sans réfraction, ce qui veut dire in fine que celui qui la perçoit est lui-même lumière.

Le psychique voit les images comme il se voit lui-même par réfraction.

Le gnostique se voit lumière sans réfraction. Il se vit en tant que source lumineuse.

Le dialogue entre le psychique et le gnostique est fait de quiproquos et de malentendus. L'un explique les mobiles de ses actions, l'autre aspire spontanément à se découvrir et à dire la joie de se découvrir.

Le psychique cherche à marquer son passage dans l'existence. Il écrira éventuellement ses "mémoires".

Le gnostique voit l'existence comme un rêve dont il est sorti.

Le psychique qui a du cœur veut améliorer le monde, le psychique sans cœur fulmine contre les injustices du monde.

Le gnostique cherche avant toute chose à savoir qui il est et à s'assumer dans son identité réelle et ultime. Etant le Tout, il embrasse tout. Sa connaissance est amour englobant qui ne laisse rien à la traîne.

Le psychique se veut un élément du multiple en relation avec d'autres. Il pense, il se pense et comme tel, il veut s'occuper de tout, de l'amour, de la vie, de la mort. Il est toujours en marche vers les autres, vers la lumière, vers les images, vers ses phantasmes.

Antérieur à l'espace-temps, le gnostique n'est pas concerné par le monde; il n'est pas aveuglé par la pluralité visible. Sans passé et sans devenir, seul l'instant hors de la continuité spatio-temporelle le requiert, l'instant riche de la fécondité prodigieuse de la vie.

S'estimant une créature parmi d'autres créatures, le psychique se place au milieu de ses semblables et s'efforce de se situer par rapport à ce qui le transcende et par rapport à ce qu'il croit dominer. Il estime avoir le choix entre le paradis et l'enfer. A ses yeux, l'image est bien l'image et le voile est bien le voile.

Le gnostique est la lumière qui ne se laisse pas abuser par le voile car le voile n'est pas voile à ses yeux. Le mirage est mirage en apparence mais lumière en réalité.

Etant essentiellement connaissance et reconnaissance la gnose est aussi la pensée, car le gnostique, qui se reconnaît dans la gnose s'occulte consciemment dans la pensée. Aussi peut-il dire: 'je suis l'éveil' mais ajouter : 'Je suis aussi le rêve'.

Plus la pensée se lance dans les abstractions, plus elle est aliénante. Ne reposant pas sur des bases vérifiables et solides, le discours psychique devient alors de plus en plus aberrant jusqu'à constituer une rupture complète avec le réel.

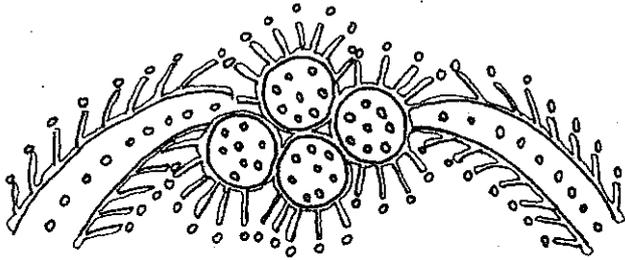
Plus le gnostique est à l'écoute de ce qu'il est en esprit et en vérité, plus il devient lucide et exigeant pour repérer les interférences de la pensée sur la gnose et plus il abhorre le mélange. Plus il pratique l'attention sans intention, plus il favorise le silence nécessaire au libre surgissement qui passe par le corps, demande à se vivre et à se dire à travers lui, tant et si bien que ce corps devient la révélation de son état naturel ultime : l'Inconnaissance.

Le psychique utilise les sens pour percevoir les images et les expliquer ; il ne voit pas la lumière qui permet de les percevoir ; il voit une source lumineuse parmi d'autres et chacune est encore une image car il s'agit toujours pour lui d'une lumière réfléchie, réfractée.

Le gnostique, à la source de la lumière, voit celle-ci non pas par les sens à la manière du psychique, mais grâce à eux ; il la voit en se situant à l'origine de ce par quoi les sens perçoivent. Ainsi, ceux-ci sont-ils, non la cause, mais l'occasion de cette extraordinaire actualisation. Le gnostique est cette source commune ou il se tient sans en sortir, car elle est par elle-même riche de l'infinie possibilité dont la prodigalité se dispense spontanément, source commune de perception des sens offrant ce par quoi l'œil voit, c'est-à-dire la lumière, ce par quoi l'oreille entend, c'est-à-dire la parole révélatrice de la connaissance et de l'amour, ce par quoi la main palpe, c'est-à-dire la vie à l'origine de son déploiement vierge de toute interprétation, de toute récupération, de toute compromission, la vie dans sa pulsion irrépressible et spontanée.

Dans la théophanie du vivant, que seul permet le corps, le gnostique mesure avec une acuité de plus en plus aiguisée, tranchante, impitoyable - l'amour est exigeant - à la fois le côté aliénant de l'interprétation psychique des données des sens et la merveilleuse perception à sa source même, bien qu'impossible sans les sens : pauvreté d'un côté, richesse de l'autre, misère face à la grandeur, ténèbres au regard de la lumière, rêve voilant l'éveil. Il s'enchant de la splendeur qu'il découvre et n'a de cesse de la magnifier, attentif à l'instrument qui permet la merveille des merveilles.

Ainsi s'élève le chant du gnostique, tandis que le psychique est occupé à écrire ses mémoires.



Emile
29.05.91

AS IT IS

Après qu'ait été physiquement présent parmi nous Karl Renz, lors de notre avant-dernière rencontre à Marsanne, ainsi que nous en avons rendu-compte dans le précédent cahier et continuons de le faire dans celui-ci, c'est par ses écrits - "Ce qui est" [As it is] (Editions Accarias, l'Originel) - que Tony Parsons s'est trouvé au centre de notre réunion d'automne.

Le sujet en était "Présence-Eveil".

Pour Tony Parsons la présence est "Ce qui est" ; Ce qui est "Un", sans possible fission - sauf à s'en croire distinct et à souffrir profondément de cette séparation, jusqu'au retour à la source.

Jusqu'à l'éveil.

Ainsi est-il dit dans l'introduction à son ouvrage : *Il n'y a que la source, immuable, impersonnelle et sans cause. Tout ce qui se manifeste n'est jamais que l'apparence de la source... l'univers visible, le monde, notre histoire intime, le corps-mental, les sentiments, le sens même de la séparation et la recherche de l'éveil ; tout cela est l'un sous l'aspect du multiple, le rien prenant les allures du tout.*

Quand rien ne naît, ne meurt ni ne se passe.

Car il n'y a que ce qui est.

Mais voilà ce qu'ignore celui qui est dans l'état de séparation ; et qui fait dire à T. Parsons :

Tant que nous restons enfermés dans l'expérience apparente d'être des individus séparés, vivant une existence avec laquelle nous devons négocier, nous vivons dans un état de rêve.

Dans cet état de rêve, tout ce que nous faisons est gouverné par la loi des opposés. De ce fait, toutes nos tentatives individuelles pour réussir notre vie, atteindre la perfection ou parvenir à la libération personnelle sont neutralisées.

Telle est la cause constante du manque et de la frustration sans fin qui affectent l'être humain.

Alors revient la question lancinante du mode opératoire de la libération !

De l'éveil ; du retour à la source.

A cela, Tony Parsons répond qu'il n'y a rien à attendre ni rien à atteindre ; que l'illumination est soudaine, simple, directe, telle une flambée d'énergie continuellement à la disposition de quiconque se trouve prêt à lâcher prise et à la laisser être. A se laisser être.

Aussi naturellement que l'on respire.

Quand à la recherche il ajoute : *La tragi-comédie de la quête spirituelle est totalement dénuée de sens ; c'est l'éveil d'un rêve qui se résorbe en lui-même.*

Pour le chercheur illusoire, tout ce qui apparaît à la conscience n'est qu'une invitation à redécouvrir son origine.

Il faut donc se départir de toute recherche et se tenir ouvert ; être avec la Vie telle qu'elle est, sans essayer de changer quoi que ce soit.

Laisser la vie être, simplement telle qu'elle est.

Il n'est nul besoin de languir pour la transformation, de courir après l'état de non-agir, l'état de sans-ego, la béatitude permanente, le calme d'un esprit tranquille.

Vous n'avez même pas à attendre que la présence descende car vous êtes, je suis et ceci est déjà la présence éternelle.

Cette présence qui est continuellement prête à s'offrir pour peu que lui soit accordée la latitude d'être !

Quand je lui accorde d'être, elle est ; quand je l'esquive, elle est.

Elle est mon droit de naissance ma demeure.

Elle est ce que je suis, puisqu'il n'y a pas de soi séparé.

C'est, dès lors, d'une telle évidence, que l'éveil est la réponse à ce qui n'a pas de question.

Je suis déjà ce que je cherche.

Je n'ai donc rien à chercher ; ni présence ni éveil, car je suis présence et éveil !

Jacques

SEUL DIEU CONNAÎT DIEU

“ Ô toi qui es chez toi dans le fond de mon cœur, fais-moi me perdre en toi dans le fond de mon cœur ”.

Ce verset indique à l'Homme le chemin à suivre pour retrouver et atteindre Dieu.

Dieu est naturellement et effectivement au fond de notre cœur. C'est pourquoi chaque Homme doit retrouver en lui l'étincelle divine. Pour ce faire, il doit chercher, apprendre à connaître qui il est. C'est ainsi qu'il découvrira lorsqu'il aura atteint l'essentiel, sa nature divine.

Cette recherche ne peut être qu'intérieure.

Point n'est besoin de courir les montagnes jusqu'au sommet de l'Himalaya, point n'est besoin de faire le tour du monde des lieux de culte.

Point n'est besoin de se retrancher dans un quelconque hermitage.

Le seul pèlerinage à accomplir est le pèlerinage intérieur qui seul permettra de découvrir notre essence qui est Dieu.

L'apogée de cette démarche est la Réalisation ultime où l'Être se perd en Dieu où l'existence s'efface devant l'essence.

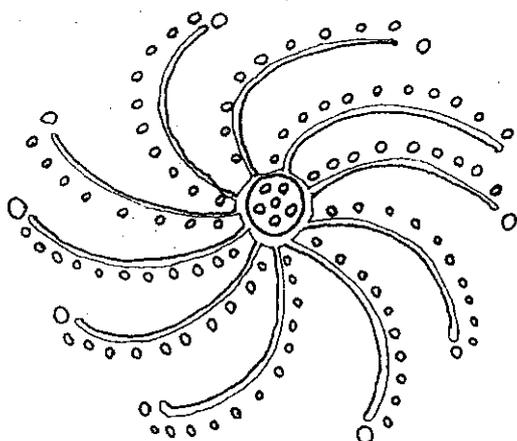
Il ne suffit pas de découvrir Dieu, encore faut-il le comprendre.

Tant que l'homme persévéra à vouloir exister, il demeurera en chemin et se posera mille questions sur le mystère de Dieu.

Mais lorsqu'il acceptera de se perdre et non pas de se recréer, en Dieu seulement, avec l'aide de Dieu, il connaîtra Dieu.

Seul Dieu peut comprendre Dieu.

Michel BIDOIS



Rencontre du 24 au 27.10.2003

Nous lisons tous l'Evangile selon Thomas et apprécions la simplicité et la concision des logia.
Aux réunions, nous commentons ces logia, nous tâchons de mieux en découvrir le sens, nous discutons de la signification des mots, de leur interprétation.

Nous nous laissons aller à de belles discussions, qui aboutissent parfois à des sujets d'une importance extrême, comme de savoir si le mental précède ou suit la personne !
Où reste la simplicité des logia ?

Emile dit un jour que pour certains d'entre nous il était temps de ne plus frapper à la porte, mais d'entrer, et à notre tour d'ouvrir à ceux qui frappent.

L'intronisation du JE s'en suivit logiquement.

Pourquoi, en effet, dire : "Jésus a dit" si nous disons la même chose, quand cela jaillit de notre cœur ?

Un éveillé est "ce qu'est Jésus" (n'est-ce pas Simone ?)

Employons donc JE pour affirmer ce qui doit être dit.

Mais cela comporte évidemment le risque de s'adresser ainsi lorsqu'on n'est pas dans l'état d'éveil, mais qu'on croit l'être. On confirme alors son savoir pour corriger le savoir d'un autre.

Le danger est réel et se perçoit à certains moments.

Evidemment nous nous mouvons sur le fil du rasoir et il suffit de très peu pour choir.

Après des exercices aussi périlleux, je sentais la nécessité de prendre l'air au jardin.

Tout simplement.

Mais voilà, parfois j'avais des difficultés à marcher, car je me demandais si mon pied gauche précédait mon pied droit, ou si c'était l'inverse*.

Léon 6.11.03

*Ceci est une allusion à l'histoire suivante :

Une araignée rencontre un jour un mille-pattes et lui demande comment il fait pour ne pas entremêler ses pattes en marchant. Le mille pattes s'arrête et réfléchit longuement. Lorsqu'il veut se remettre en route, c'est la grande pagaille.

*

LE PLUS IMPORTANT

Il m'arrive, au cours d'une conversation qui s'y prête, de demander à mon interlocuteur ce qu'il trouve de plus important dans la vie. Je ne lui demande pas ce qui est essentiel, voulant par là le laisser plus libre dans sa réponse.

Celle-ci est généralement du genre :

- aimer son prochain
- la justice dans le monde
- la santé (ce qui est le vœux presque général à l'occasion du Nouvel An).

Et quand je demande : "... et Dieu là-dedans ?" ; on a l'air surpris, et après réflexion "l'amour de Dieu" (de l'homme vers Dieu) paraît également important. Rarement on me retourne la question, et si c'est le cas c'est plus par politesse que par intérêt.

J'en profite alors pour dire prudemment, en essayant le mieux possible de maîtriser l'explosion d'Absolu qui m'envahit, que ce qui me paraît le plus important est notre relation avec Dieu, en donnant au mot "Dieu" un sens très général d'Absolu, Tout, etc..

J'y ajoute que c'est même plus qu'important, que c'est essentiel, en ce sens que le reste est secondaire, et même moins que secondaire...

Le reste est accessoire.

Le reste est même moins qu'accessoire : il est insignifiant pour ne pas dire inexistant.

La conversation en reste généralement là, car le voile s'épaissit et le mystère demeure.

Mais derrière le voile reste le bonheur.

Immuable.

Léon
14.01.02

BIBLIOGRAPHIE

L'ENFANT ROI NU

CONSEILS SPIRITUELS de Maître Eckhart. Traduit, présenté et annoté par Wolfgang Wackernagel, Rivages poche " Petite Bibliothèque ", 124 p., 6,85 Euros.

LES LEGENDES DE MAÎTRE ECKHART. Traduit par Gérard Pfister, Arfuyen, " Carnets spirituels ", 86 p., 12,5 Euros.

Gnostique irréfutable, taxé d'hérésie et condamné en tant que tel par l'Eglise, Maître Eckhart, la plus haute figure spirituelle de l'Europe médiévale, se présente également comme un humble frère prêcheur n'hésitant pas à instruire quotidiennement *ses enfants qui lui posaient de nombreuses questions lorsqu'ils étaient assis ensemble pour la conversation du soir*. Rendu célèbre par ses traités et ses sermons, Maître Eckhart est tout aussi réputé pour ses conseils, *brefs discours du discernement*. Ses " *Conseils spirituels* " constituent une bonne introduction à l'essence du non dualisme enseigné par l'un des rares éveillés occidentaux qui ait réussi à faire entendre sa voix. Issue directement du Verbe, sa parole est restée inaccessible aux inquisiteurs qui voyaient en elle une pensée déviante. Mais la pire hérésie ne consiste-t-elle pas à vouloir enfermer l'Absolu dans les catégories du mental ? *L'homme ne doit pas se contenter d'un Dieu qu'il pense, car lorsque la pensée s'évanouit, Dieu s'évanouit aussi.*

Maître Eckhart ne prêchait pas seulement dans le désert. Si ses discours n'ont pas rencontré d'écho favorable à la cour du Pape d'Avignon, ils ont pénétré dans le cœur des gens simples. Les nombreuses légendes dont il est le héros témoignent que l'Inquisition n'a pas atteint son but. La Gnose peut être occultée mais jamais étouffée. Sous une forme naïve et imagée, ces récits transmettent l'enseignement profond de celui qui est considéré comme le fondateur de la mystique rhéno-flamande. Mais Maître Eckhart n'a-t-il pas tout simplement révélé ses mystères à ceux qui en sont dignes ?

Selon l'une des " *Légendes de Maître Eckhart* ", ce dernier aurait rencontré un jour un bel enfant entièrement nu. L'enfant nu symbolise l'essence vierge de surimpositions, la pauvreté spirituelle, l'innocence de celui qui est sans mental comme le nouveau-né : *Si l'âme était complètement dénudée et dépouillée de tout intermédiaire, Dieu lui apparaîtrait sans voile, ni enveloppe et se donnerait entièrement à elle⁶⁵⁽¹⁾*. C'est pourquoi, lorsque Maître Eckhart demande à l'enfant nu d'où il vient, ce dernier répond :

" Je viens de Dieu...

- Et où vas-tu ?
- Je vais à Dieu.
- Où donc Le trouveras-tu ?
- Je Le trouverai lorsque j'aurai quitté toutes les créatures. "

" Qui es-tu ?...

- Un roi...
- Où donc est ton royaume ?
- Il est dans mon cœur.
- Prends bien garde alors que personne ne vienne à le posséder avec toi !
- J'y veille ! "

Alors Maître Eckhart emmène l'enfant dans sa cellule pour qu'il choisisse de quoi se vêtir.

" Si je le faisais, répondit l'enfant, je ne serais plus un roi.

" Alors l'enfant disparut.

Et c'est Dieu lui-même qui se trouva là. "

Ce petit conte démontre à merveille que l'homme qui a atteint la nudité de sa perfection ne fait plus qu'un avec Dieu. L'enfant nu c'est le gnostique qui laissant tomber tous ses vêtements, tous les voiles qui masquent la lumière, découvre son visage originel d'avant toute naissance. Le gnostique est non-né, incréé. De même que Jésus, il peut proclamer : *Avant qu'Abraham fût, Je suis*^{66[2]}. De même que Jésus, Je suis le Fils du Père. Tel est bien le sens des propositions incriminées dans la bulle papale de condamnation : *L'homme bon est le Fils unique de Dieu ; L'homme noble est ce Fils unique de Dieu, que le Père a engendré de toute éternité.* Et telle est bien l'interprétation de paroles de Jésus que l'Eglise ne pouvait reconnaître :

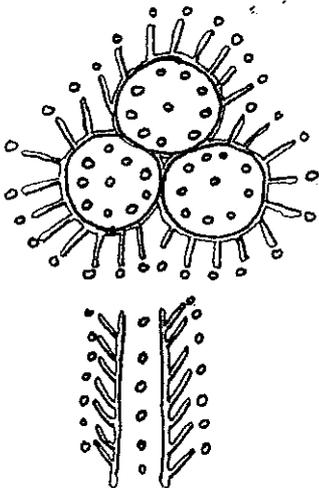
*L'homme vieux sur ses jours n'hésitera pas
à interroger un tout petit enfant de sept jours
au sujet du lieu de la Vie,
et il vivra... (log. 4)*

*Quant à vous, veillez en face du monde...
Qu'il y ait au centre de vous-mêmes
un homme averti ! (log. 21)*

*Ces petits qui têtent sont comparables
à ceux qui vont dans le Royaume... (log. 22)*

*Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte
et prendrez vos vêtements,
les déposerez à vos pieds
comme les tout petits enfants,
les piétinerez,
alors vous verrez le Fils
de Celui qui est vivant
et vous n'aurez pas peur... (log. 37).*

*Là sont vos rois et vos grands ;
ceux-là ont sur eux des vêtements délicats,
et ils ne pourront connaître la vérité. (log. 78)*



Yves



POESIES

tu es le chant premier
simple balbutiement
empreinte délaissée
qui disperse le vent

déesse de l'éclair
tu présides à l'orage
et chaque jour accouches
du soleil rouge de notre amour

tu accueilles en ton sein
la guirlande des mondes
qui naissent et disparaissent
comme l'écume sur la vague

toi qui es plénitude
je jouis de ton étreinte
et te connais enfin
sans que cesse la fête

d'être le tout en toi

Yves

écouter longuement
le libre chant des oliviers
le parfum persistant
émanant de la terre

odeur de pluie battante
sur les sentiers d'automne
une trouée dans les nuages
laisse entrevoir d'autres soleils

sous une branche abattue
j'ai cueilli l'or du temps
en tressant dans le lierre
un royaume sans couronne

nul ne me trouvera
car je ne suis nulle part
je suis pourtant l'envers
de ce nouveau décor

Yves



J'ai pris charge du poème. Et je dirai comment il me vint. Je le dirai pour le plaisir de la voir et de l'entendre : il se déplie comme un rouleau sans commencement. Je l'accompagne avec l'attention que l'on porte à ce qui vous prend tout entier non pour vous aliéner mais pour vous accueillir dans l'ouvert. Il vous sollicite pour vous présenter à vous-même tel que vous êtes et en même temps de plus en plus réceptif. On se reconnaît comme unique et comme vibrant d'un frémissement toujours nouveau. On se voit comme la source constamment jaillissante qui vous presse de prendre la plume, qui la guide toute affaire cessante. C'est l'objet du poème qui commande sous l'emprise d'une nécessité incoercible, injustifiée, injustifiable. Ce par quoi c'est dit se fond dans ce qui se dit. Après avoir été l'instrument de l'expression, l'instrument s'efface. Le visible est devenu invisible à l'étage où le réel prend la relève du rêve. Désormais il occupe le centre de la vision. Souverain sans sujet, il se communique à lui-même pour le plaisir. Sa présence se chante dans sa mouvance et se sourit dans le repos.

Après avoir mis en branle l'attention liée à l'impulsion du chant, le vieux corps disparaît pour ne rien laisser subsister hormis la voix. Plus rien à conquérir, plus rien à parfaire. Tout est donné à l'instant à satiété à qui est lavé du souci de la rétention et de la rumination. Celui qui émet reçoit car le chant les réunit dans son insécable unité. La voix se célèbre elle-même pour elle-même. Unique, elle dissipe tout.

Celui qui n'est pas elle poursuit son rêve de sourd. Il parle sans percevoir le chant. Il s'entretient avec ses semblables, mais leur brouhaha étouffe la voix. Ils ne peuvent en même temps en parler et l'entendre, car elle n'est audible que par elle-même et pour elle-même.

Emile
Janvier 1995

J'ai pris charge du poème. Et je dirai
comme il me vint. Je le disai pour le plaisir
de le voir et de l'entendre: il se déploie comme
un rouleau sans commencement. Je l'accompagne
avec l'attention que l'on porte à ce qui vous prend
tout entier non pour vous aliéner mais pour vous
accueillir dans l'ouvert. Il vous sollicite pour vous
présenter à vous-même tel que vous êtes et en même
temps de plus en plus réceptif. On se reconnaît comme
unique et comme vibrant d'impénétrablement toujours
nouveau. On se voit comme la source constamment
jaillissante qui vous presse de prendre la plume, qui
la guide toute affaire cessante. C'est l'objet du poème
seul commande sous l'empire d'une nécessité incoercible,
injustifiée, injustifiable. Ce par quoi c'est dit se fond dans
ce qui se dit. Après avoir été l'instrument de l'expression,
l'instrument s'efface. Le visible est devenu invisible à
l'étape où le réel prend la relève du rêve. Désormais il
occupe le centre de la vision. Souverain sans sujet, il se com-
munique à lui-même pour le plaisir. Sa présence se
chante dans sa mouvance et se dort dans le repos.

Après avoir mis en branle l'attention (c'est à
l'impulsion du chant, le vieux corps disparaît pour
ne rien laisser subsister hormis la voix. Plus rien
à conquérir, plus rien à parfaire. Tout est donné à
l'instant à saclité à qui est lavé du souci de la rétention
et de la rumination. Celui qui émet reçoit car le chant
le réunit dans son insécable unité. La voix se cite elle-
même pour elle-même. Unique, elle dissipe tout.

Celui qui n'est pas elle poursuit son rêve
de sound. Il parle sans percevoir le chant. Il
s'empêche avec des semblables, mais leur bruyante
étouffe la voix. Ils ne peuvent en même temps
en parler et l'entendre, car elle n'est audible
que par elle-même et pour elle-même.

Janvier 1995
L. O

Poème gnostique

*Le temps s'en va
je demeure*

Entends-tu les appels
du grand voyage.
Il va falloir partir,
nous dit-on,
sans armes ni bagage.
Voici venir le terme
que n'éludent
ni la drogue ni l'espoir
des prix de consolation
Eh bien non !
Je n'écoute pas vos sirènes,
je n'irai pas au rendez-vous,
je ne partirai pas.
Immobile et sans peur,
je vous laisse le mouvement
et garde le repos.
La terre peut tourner
sur son axe penché
apportant les saisons de l'amour
et les saisons de la mort.
Le soleil aussi
connaît la danse des révolutions
tout en faisant monter
puis tarir
la sève des bons et des mauvais jours
Je suis à l'origine
des rondes du ciel
et de l'enfer
à la naissance du flux
et à l'agonie du reflux
dans le Vide des origines dont le nom est

PLENITUDE

Emile
24 décembre 1979.